

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

PHYSIOLOGIE ET POLITIQUE : ÉTUDE DU PERSONNAGE DE FÉLICITÉ  
ROUGON DANS QUELQUES ROMANS DES *ROUGON-MACQUART* D'ÉMILE  
ZOLA

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR ARIANE MÉNARD

AOÛT 2006

# UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

Service des bibliothèques

## Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 -Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Ce mémoire doit beaucoup à un certain nombre de personnes. Je pense ici à ma directrice Véronique Cnockaert avec qui j'ai discuté et rediscuté l'ensemble de ce mémoire et dont les conseils m'ont été d'une aide inestimable. Sa passion pour l'œuvre d'Émile Zola fut pour moi une inspiration dans ma recherche et mon travail.

Je pense également à mes sœurs, Marie-Claude et Sophie, qui ont partagé mes angoisses lors de la rédaction de ce mémoire et qui m'ont si souvent encouragée. À mes amis, qui m'ont été d'un soutien constant et qui m'ont accompagnée chacun à sa manière.

Enfin, merci à mes parents qui, bien avant ma naissance, avaient fréquenté les *Rougon-Macquart*. Leur support s'est manifesté d'une multitude de façons depuis le début de mon aventure zolienne.

## TABLE DES MATIÈRES

|   |    |
|---|----|
| RÉSUMÉ .....  | iv |
| INTRODUCTION.....   | 1  |
| CHAPITRE I  |    |
| ÉTUDE DU PERSONNAGE DE FÉLICITÉ ROUGON.....                                   | 6  |
| 1.1 De Marguerite à Félicité : étude du nom de Félicité Rougon née Puech..... | 9  |
| 1.2 Félicité et le corps de la femme politique chez Zola.....                 | 13 |
| 1.3 Félicité et la maternité.....   | 21 |
| CHAPITRE II   |    |
| LA PUISSANCE DE FÉLICITÉ ROUGON .....   | 24 |
| 2.1 Parole hypocrite de Félicité.....   | 24 |
| 2.2 Parole de Félicité : arguments et angles d'attaque.....                   | 30 |
| 2.3 Victoire de Félicité sur son époux : étude d'une parole triomphante ..... | 36 |
| 2.4 Parole Dynamique : Circulation, Rumeurs, Prêts .....                      | 47 |
| CHAPITRE III  |    |
| POSITION DE FÉLICITÉ DANS LE CYCLE DES <i>ROUGON-MACQUART</i> .....           | 52 |
| 3.1 Espaces social et politique: les salons de Félicité .....                 | 52 |
| 3.2 Hypocrisie et artificialité : Félicité et le Second Empire .....          | 63 |
| 3.3 Situation spatiale : Félicité à la fenêtre .....                          | 64 |
| 3.4 Félicité écrivaine .....  | 68 |
| CHAPITRE IV   |    |
| FÉLICITÉ, PERSONNAGE BALZACIEN ?.....   | 70 |
| 4.1 Félicité et la monarchie .....  | 71 |
| 4.2 « Vouloir, pouvoir, savoir » .....  | 77 |
| CONCLUSION .....  | 85 |
| BIBLIOGRAPHIE .....   | 89 |

## RÉSUMÉ

La présence importante de personnages féminins dans les *Rougon-Macquart* d'Émile Zola de même que leur rôle dans le cycle ont suscité bon nombre d'études féminines. Or, Félicité Rougon, personnage influent au niveau politique, reste peu mentionnée par ces critiques qui ne voient en elle qu'un acteur secondaire, sans grand intérêt. Pourtant, les réalisations de Félicité sont remarquables ; nous nous proposons dans ce mémoire d'étudier la puissance de ce personnage et les mécanismes qui lui permettent de vaincre tous les obstacles.

Le premier chapitre est consacré à une étude du personnage de Félicité. En premier lieu, à partir de la théorie du nom chez les personnages zoliens de Philippe Hamon, nous montrons que le nom « Félicité » annonce sa destinée. Nous nous attardons ensuite à la question du corps chez les femmes politiques zoliennes, ce qui permet de comprendre que les actions de Félicité ne sont pas liées à la sexualité ou à son corps, fait exceptionnel dans l'univers des *Rougon-Macquart*, mais bien à sa parole hypocrite.

Le deuxième chapitre, qui s'appuie sur les théories narratologiques de Gérard Genette, traite des mécanismes mis en œuvre par le personnage pour utiliser sa parole efficacement dans un but de contrôle de son entourage. Que ce soit en s'associant à d'autres personnages hypocrites, en terrorisant ses proches ou en les mettant en confiance, Félicité prend, grâce à la puissance de sa parole, une place particulière dans le cycle.

Le troisième chapitre s'attache à déterminer la place qu'occupe Félicité dans les *Rougon-Macquart*. Au niveau spatial, elle se tient en hauteur, de sa fenêtre, d'où elle observe et prépare ses actions. Au niveau symbolique, elle prend la place de l'écrivain naturaliste en détruisant les Dossiers sur la génétique de son fils Pascal, pour les remplacer par une histoire embellie de sa famille. Quant à son lien avec l'époque, le Second Empire dont elle tire ses réussites politiques, il est ambigu, puisqu'elle se sert de l'Empire sans être réellement impérialiste.

Enfin, le quatrième chapitre pose l'hypothèse d'une appartenance de Félicité à l'univers romanesque de Balzac. Or, s'il est vrai que certains traits la rattachent à *La Comédie humaine*, entre autres son appartenance à la noblesse par son père naturel, Félicité Rougon s'inscrit aussi dans la mouvance du siècle, dans la montée des bourgeois parvenus dont parle Zola dans son œuvre.

Félicité Rougon se révèle ainsi être un personnage de la marge, ancré dans l'univers zolien par ses valeurs, mais demeurant à l'écart par ses actions.

Mots-clés : Zola, personnage, Second Empire, hypocrisie, Balzac

## INTRODUCTION

Le vaste éventail de personnages féminins présents dans le cycle romanesque des *Rougon-Macquart*<sup>1</sup> a donné lieu à de nombreux travaux<sup>2</sup>. Que ce soit pour traiter de la condition des ouvrières (Gervaise, *L'Assommoir*), des femmes politiques (Clorinde, *Son Excellence Eugène Rougon*), des bourgeoises ou des femmes du demi-monde (Nana, *Nana*), « Émile Zola construit ses héroïnes avec une telle richesse de détails - qui incluent généralement un décor et un entourage miroirs de leur personnalité - qu'elles en deviennent [...] des personnages entiers et autonomes.<sup>3</sup>» Or plusieurs de ces études font ressortir une victimisation des femmes par les hommes chez les principaux personnages féminins zoliens. Pensons ici à Gervaise, à Geneviève Baudu (*Au Bonheur des Dames*) ou à Albine (*La faute de l'abbé Mouret*). Ce ne sont cependant pas toutes les femmes de l'univers zolien qui sont assujetties à la domination masculine. Un type de personnage féminin y échappe : les femmes d'intrigue. Parmi celles-ci, il en est une qui occupe une place fondamentale dans la réussite sociale étonnante de la famille Rougon : Félicité Rougon. Chantal Pierre-Gnassounou évoque brièvement son rôle et souligne la force du personnage qui, non

---

<sup>1</sup> « Elle peut être bourgeoise, paysanne, prolétarienne, prostituée » (Odile R. Hansen, *La Chute de la femme ; l'ascension d'un Dieu victimisé dans l'œuvre d'Émile Zola*, Baltimore, Peter Lang, 1996, p. xi).

<sup>2</sup> Pour ne nommer que quelques ouvrages et articles, notons *L'Eros et la femme chez Zola* (Paris, Klincksieck, 1977, 131 p.) et « Zola féministe ? » (*Les Cahiers naturalistes*, 1972, no 44, p. 172-187) de Chantal Bertrand-Jennings; *Zola : Le dessous des femmes* de Micheline Van Der Beken (Bruxelles, Le Cri édition, 2000, 336 p.), « La femme, son propriétaire et le voleur. Premières élaborations de scénario oedipien dans l'œuvre de Zola » de Antonia Fonyi (*Les Cahiers naturalistes*, 2001, no 75, p. 29 à 50); Anna Krakowski, *La Condition de la femme dans l'œuvre d'Émile Zola* (Paris, A.-G. Nizet, 1974, 263 p.) et « À propos de Zola, le dessous des femmes » de Dolorès Vardon, *Les Cahiers naturalistes*, 2005, no 79, p. 345-355.

<sup>3</sup> Micheline Van Der Beken, *Zola : Le dessous des femmes*, *op. cit.*, p. 8-9.

seulement évite le contrôle des hommes, mais joue un rôle de premier plan dans le destin de sa famille : « c'est Félicité qui met en scène l'ultime bataille de Plassans, en lançant à l'assaut de la mairie une troupe de républicains fantoches<sup>4</sup> ».

Or, Félicité Rougon est très peu mentionnée dans ces études réservées aux femmes et à leur rôle dans le cycle romanesque zolien. Et lorsqu'elle est nommée, il s'agit souvent d'une présentation des aspects négatifs du personnage<sup>5</sup>. Nous nous proposons, dans ce mémoire, d'étudier ce personnage, en soulignant tout ce qu'elle a de remarquable. En quelque sorte, notre but est d'apporter un nouvel éclairage à ce personnage, dont le rôle s'exprime dans un travail incessant pour la reconnaissance et la gloire de la famille et dans une lutte pour en masquer les tares (morales et physiologiques), comme elle l'explique à sa petite-fille Clotilde dans *Le Docteur Pascal*, dernier roman de la série : « Maintenant, c'est fini, notre gloire est sauvée, ces abominables papiers ne nous accuseront plus, et je ne laisserai derrière moi aucune menace... Les Rougon triomphent.<sup>6</sup> »

Fille naturelle d'un noble de la Restauration, Félicité a épousé Pierre Rougon, fils légitime d'Adélaïde Fouque, l'aïeule des Rougon et des Macquart, nommée par eux tante Dide. Peut-être plus qu'Adélaïde, elle apparaît comme le blason de la lignée des Rougon. Cette prédominance sur Adélaïde s'exprime aussi par le fait que, si elle appartient à la liste des personnages récurrents de la série, elle possède une particularité. En effet, à chaque fois son rôle est déterminant dans l'économie

<sup>4</sup> Chantal Pierre-Gnassounou, *Zola : les fortunes de la fiction*, Paris, Nathan, 1999, p.32.

<sup>5</sup> Marie-Françoise Delaneuville-Shideler attaque vertement Félicité dans son article « Dissuasion et parrainage dysfonctionnel dans *Le Docteur Pascal* : Le cas de Félicité Rougon » (seul article que nous ayons recensé qui traite spécifiquement de ce personnage) : « Quant aux menaces d'assaut sur l'armoire, et à la redéfinition extrême de la science comme un crime contre Dieu, elles concourent également à faire de Félicité une folle, une fanatique, une ignorante » (*Excavatio*, vol XIII, 2000, p. 84).

<sup>6</sup> Émile Zola, *Le Docteur Pascal*, Édition de Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de La Pléiade », tome V, 1967, p. 1202. Les citations des *Rougon-Macquart* renvoient à l'édition d'Armand Lanoux et Henri Mitterand, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1960-1967, 5 vol., désignée par le sigle Pl., suivi du numéro du tome en chiffres romains, puis du numéro de la page en chiffres arabes.

narrative du récit (ce qui est très rarement le cas pour les autres personnages reparaissants et qui n'est pas non plus le cas d'Adélaïde).

Les actions de Félicité Rougon s'étendent sur trois romans du cycle des *Rougon-Macquart* soit *La Fortune des Rougon*, *La Conquête de Plassans* et *Le Docteur Pascal*. Notre corpus s'attardera donc à ces trois œuvres. *La Fortune des Rougon* marque la première victoire politique de Félicité alors qu'elle parvient à contrôler efficacement les faits et gestes de son mari, Pierre Rougon. À l'aube du Second Empire, Félicité acquiert alors une influence sur la ville de Plassans qui lui permettra de traverser le règne de Napoléon III en étendant son emprise sur la ville. Dans le deuxième roman de notre corpus, *La Conquête de Plassans*, Félicité poursuit ses menées pour affermir l'emprise que les Rougon détiennent sur Plassans, même si cet épisode des activités politiques des Rougon se déroule à l'ombre d'un allié, l'abbé Faujas. Dans *Le Docteur Pascal*, le Second Empire est mort, mais Félicité lui a survécu, elle a maintenant 82 ans. Malgré cet âge avancé et malgré la chute de l'Empire qui lui assurait ses appuis politiques, Félicité demeure un personnage tout-puissant à Plassans, même si elle ne s'intéresse plus à la question politique. Son dernier combat est d'un autre ordre, familial celui-ci, car elle s'applique à protéger la gloire du nom Rougon. Il est intéressant de remarquer qu'à l'intérieur du cycle des *Rougon-Macquart*, Félicité ouvre et clôt triomphalement le cycle. *La Fortune des Rougon* place les bases de ce que sera les *Rougon-Macquart* alors que *Le Docteur Pascal* conclut ce qui a été. La présence de Félicité encadre le cycle, et chacun des trois romans marque une victoire dans sa vie où les brillantes réussites côtoient constamment de basses manœuvres.

La critique n'a pas tort lorsqu'elle mentionne la dimension négative du personnage. Ce qu'elle manque cependant de souligner, c'est la puissance dont Félicité fait preuve dans les trois romans où elle apparaît. À la fois mère castratrice et moteur de réussite familiale, c'est en effet par elle que les choses arrivent. Félicité est

un personnage complexe qui sort des rangs des personnages féminins zoliens à plusieurs égards. Notre réflexion, dans ce mémoire, s'articule autour de ce qui permet à ce personnage secondaire, du moins en apparence, de mener une existence aussi remarquable au niveau politique; ainsi mettrons-nous en lumière les mécanismes qui font de Félicité un personnage aussi puissant.

Nous montrerons qu'à l'opposé d'autres personnages féminins qui œuvrent dans les coulisses du pouvoir, elle ne se sert pas de son corps pour arriver à ses fins, mais use d'une parole particulièrement fourbe et hypocrite, remarquable d'efficacité. Pour mieux définir en quoi Félicité s'éloigne du "personnel" féminin habituel des *Rougon-Macquart*, nous étudierons, dans le premier chapitre, à partir des ouvrages de Philippe Hamon<sup>7</sup>, de Chantal Bertrand-Jennings<sup>8</sup> et d'Anna Krakowski<sup>9</sup>, la question du corps chez certains personnages féminins dont les actions ont une incidence certaine et redoutable dans la sphère politique. Cette absence presque totale de corporalité transforme Félicité en un personnage de langage. En effet, excellente manipulatrice, rhétoricienne de talent, Félicité est un symbole d'hypocrisie. Une approche narratologique nous permettra d'étudier, dans le deuxième chapitre, la façon dont ce discours hypocrite se développe dans les trois romans à l'étude, la mise en scène de sa parole, son expansion, contribuant à faire de Félicité un personnage fort, et à part, dans le cycle.

Personnage de l'ombre qui préside aux destinées de sa famille sans jamais se mettre de l'avant, Félicité Rougon occupe une place en retrait dans le cycle naturaliste, marginalité qui, dès lors, nous intéressera dans notre étude du personnage. Non seulement elle désire la gloire de sa famille, elle est par ailleurs la biographe du clan des Rougon, biographe subjective cependant, puisque, pour que rayonne le nom

---

<sup>7</sup> Philippe Hamon, *Le personnel du roman : Le système des personnages dans les Rougon-Macquart d'Émile Zola*, Genève, Droz, « Histoire des idées et critique littéraire », 1983, 325 p.

<sup>8</sup> *L'éros et la femme chez Zola*, op. cit.

<sup>9</sup> Anna Krakowski, *La Condition de la femme dans l'œuvre d'Émile Zola*, op. cit.

des Rougon, elle efface avec soin l'ombre honteuse de la lignée illégitime des Macquart. Ces aspects du personnage feront l'objet de notre troisième chapitre.

Se faisant la voix de la gloire des Rougon, Félicité se distingue cependant de ce qui en fut l'origine : le Second Empire. Alors que le destin de ce personnage est intimement lié à la montée et à la prospérité de cette époque, elle lui survit néanmoins en conservant sa gloire passée. À cet égard, le corps de Félicité, figé dans une jeunesse éternelle, incarne admirablement cette permanence. Femme de tête avant tout, il semblerait qu'elle s'apparente davantage aux "femmes sans cœur" de Balzac qui peuplent l'univers de *La Comédie humaine*. C'est ce que nous analyserons dans le dernier chapitre de ce mémoire.

## CHAPITRE I

### ÉTUDE DU PERSONNAGE DE FÉLICITÉ ROUGON

Pour comprendre à quel point Félicité Rougon ne se résume pas aux charges faites par les critiques féministes<sup>10</sup> de l'œuvre de Zola, il est nécessaire de voir comment elle s'inscrit parmi les autres personnages féminins politiques zoliens et aussi, de saisir ce que Zola comptait faire du personnage, et ce qu'il en a fait réellement. Ainsi dans un premier temps, nous voudrions montrer les mutations que subit le personnage dans les plans préparatoires de *La Fortune des Rougon* afin de mieux comprendre la genèse de Félicité et la place progressive qu'elle acquiert dans le scénario romanesque. Nous analyserons tout particulièrement le nom du personnage, révélateur, chez Zola, du programme narratif qu'il contient. Nous verrons ensuite comment la physiologie du personnage-par une étude du corps de Félicité- soutient, elle aussi, et structure ce programme. Il nous semble qu'une étude sémiotique du personnage permet de circonscrire les particularités essentielles de Félicité Rougon à l'intérieur du cycle des *Rougon-Macquart*.

---

<sup>10</sup> Nous pensons ici entre autres à Chantal Bertrand-Jennings qui, dans son ouvrage *L'Eros et la femme chez Zola*, qualifie Félicité Rougon d' « authentique auxiliaire du démon », et de « sorcière destructrice » dans *Le Docteur Pascal* (Chantal Bertrand-Jennings, *op. cit.*, p. 44 et 45) ou encore, à Marie-Françoise Delaneuville-Shideler qui parle de Félicité comme une « hystérique [...] folle, voire à une criminelle » dans son article « Dissuasion et parrainage dysfonctionnel dans *Le Docteur Pascal* : Le cas de Félicité Rougon » (*loc. cit.*, p. 81).

En 1851, la France est politiquement déchirée<sup>11</sup>. La République a succédé à Napoléon premier, mais les légitimistes continuent de lutter pour le retour du roi et contre l'abolition de leurs privilèges. Pourtant, c'est de l'intérieur même du gouvernement républicain que jaillit la menace. Charles Louis Napoléon Bonaparte, le neveu de Napoléon I<sup>er</sup>, a réussi à se faire élire en 1848 comme président de la République. La constitution l'empêchant de se représenter en 1852, il fomente un coup d'état et prend le pouvoir par la force le 2 décembre 1851. Dès lors, la II<sup>e</sup> République disparaît pour faire place au Second Empire. Ces mouvements politiques sont au cœur du premier roman du cycle des *Rougon-Macquart*, *La Fortune des Rougon*<sup>12</sup>. Le roman des « Origines<sup>13</sup> », *La Fortune des Rougon*, montre comment une famille de petits bourgeois désargentés réussit à s'élever grâce au coup d'état de Napoléon III. La tourmente qui précède l'arrivée au pouvoir de Napoléon est propice aux gens à l'appétit vorace, prêts à tout et bien renseignés : les Rougon sont tout cela. Avides de réussir socialement à Plassans depuis plus de trente ans par leur commerce d'huile, Pierre et Félicité Rougon sont aptes à se lancer dans la lutte sans remords et sans peurs car ils savent que la fortune tant attendue est proche. Toutefois, perdus en province et sans réelle connaissance de la politique nationale, le couple ne peut savoir ce qui se trame dans l'ombre de la République mourante et ce n'est que grâce à leur fils aîné, Eugène Rougon, proche de Louis-Napoléon Bonaparte, qu'ils réussiront à choisir la « bonne » ligne de conduite.

Après avoir fait des études de droit, Eugène comprend qu'il doit aller à Paris s'il veut réussir. Le rôle qu'il occupe dès lors dans la capitale n'est pas défini et

---

<sup>11</sup> Toute cette question du second Empire dans le cycle des *Rougon-Macquart* a été maintes fois discutée, notamment par Henri Mitterand ; nous ne ferons qu'un bref rappel des faits historiques.

<sup>12</sup> *La Fortune des Rougon* marque la naissance de la fortune d'une famille grâce à l'arrivée de Napoléon III comme le fait remarquer Henri Mitterand : « L'origine des Rougon-Macquart et de leur ruée vers l'assouvissement se confond avec l'origine du régime : au départ, la même tache de sang, tare initiale et principe de corruption » (*Zola : L'histoire et la fiction*, Paris, PUF, 1990, p. 19).

<sup>13</sup> Ainsi que l'appelle Zola dans sa préface à *La Fortune des Rougon* (Préface à *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 4).

même sa famille ignore ce qu'il y fait réellement (« On ignorait, d'ailleurs, à Plassans, ce qu'il (Eugène) était devenu, ce qu'il faisait à Paris<sup>14</sup> »). Seulement, lorsqu'il revient passer quelques jours à Plassans, il a une discussion déterminante avec son père quant à sa réussite et à celle de sa famille. Eugène Rougon, sous ses airs endormis, sert la cause de Bonaparte depuis son arrivée à Paris. C'est par ce fils aîné et par leur désir avide de fortune que les Rougon se lient à la destinée du futur Napoléon III.

Épouse de Pierre Rougon, fils légitime d'Adélaïde Fouque, Félicité occupe une position importante dans le cycle des *Rougon-Macquart : Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*.<sup>15</sup> Au début de la rédaction, Zola donne d'abord la primeur au rôle que doit jouer Pierre Rougon dans la trame politique à venir, celui de Félicité est plus effacé, comme le fait remarquer Robert Ricatte : « On s'étonne, mais il faut se rendre à l'évidence : à ce stade de la création, Félicité, la naine active et coriace, la femme de Pierre n'est qu'une comparse encore indistincte. Et pourtant quel rôle l'attend !<sup>16</sup> » Si les grandes lignes de *La Fortune des Rougon* sont déjà présentes dans les plans préparatoires, Zola n'a pas encore fixé complètement ses personnages. Pierre Rougon est alors un petit bourgeois ambitieux qui, aidé de son fils, va réussir à contrôler Plassans après la révolte des républicains contre le coup d'état de Napoléon. Félicité, qui s'appelle alors Marguerite, est décrite en quelques mots peu flatteurs par l'écrivain : « Marié (Pierre) à la fille de son patron (Marguerite), marchand d'huile, il a joint les deux bouts ; sa femme, très vaine, a

<sup>14</sup> *La Fortune des Rougon*, Pl., t. 1, p. 81.

<sup>15</sup> Elle est la mère d'Eugène Rougon (*Son Excellence Eugène Rougon*), d'Aristide Saccard (*La Curée, L'Argent*), de Pascal Rougon (*Le Docteur Pascal*), de Marthe Mouret (*La Conquête de Plassans*), et de Sidonie Rougon (*La Curée*), mais aussi par le fait même, la grand-mère d'Octave Mouret (*Pot-Bouille, Au Bonheur des Dames*), de Serge Mouret (*La Faute de l'abbé Mouret*), de Desirée Mouret (*La Faute de l'abbé Mouret*), d'Angélique (*Le Rêve*), de Clotilde Rougon (*Le Docteur Pascal*) et de Maxime Rougon (*La Curée, Le Docteur Pascal*).

<sup>16</sup> Robert Ricatte, « À propos de *La Fortune des Rougon* », *Les Cahiers naturalistes*, no 33, 1961, p. 98.

mangé avec lui les gains au fur et à mesure <sup>17</sup>». Quant à Félicité, son rôle se résume à être celle d'éducatrice de ses enfants.

Quelques mois plus tard, lorsque Zola remet un premier plan à l'éditeur Lacroix, le rôle que joue Félicité, encore appelée Marguerite, est quelque peu modifié. Si Pierre est toujours l'acteur principal dans le ménage, Marguerite est toutefois là pour le soutenir et lui donner du courage lorsque la victoire de l'empereur est incertaine : « D'ailleurs, il n'oserait jamais se déclarer si nettement, si sa femme ne le poussait <sup>18</sup>». La femme de Pierre joue alors le rôle relativement commun des femmes mariées à un homme impliqué en politique : elle le soutient et l'aide de ses conseils. Or, dans *La Fortune des Rougon* tel que publié, Félicité devient une actrice importante lors des événements qui surviennent après la prise du pouvoir par Napoléon, devenant par là l'une des figures féminines politiques les plus emblématiques du cycle. Cependant, son attachement à l'Empire est dès le départ présenté comme un moyen d'atteindre un rêve de fortune plutôt que comme l'adhésion à une idéologie.

### 1.1 De Marguerite à Félicité : étude du nom de Félicité Rougon née Puech

« Le nom du personnage permet la critique sur le récit, comme le récit lui-même, comme la lecture du récit. Étudier un personnage, c'est pouvoir le nommer » (Philippe Hamon, *Le Personnel du roman*, p. 107)

---

<sup>17</sup> «Premier plan remis à Lacroix », Pl., t. V, p. 1750.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 1767.

Avant d'étudier la façon dont Félicité réussit à vaincre les obstacles qui se dressent sur le chemin de sa réussite politique et sociale à Plassans, un fait mérite de retenir notre attention. Lorsque Zola change le rôle que Félicité devait tenir d'après ses notes préliminaires à l'écriture du cycle des *Rougon-Macquart* et de *La Fortune des Rougon*, il en fait un personnage clé de la réussite du couple et du roman. Dans les diverses transformations qu'il fait subir à son personnage, une des premières est le passage du nom « Marguerite » à celui de « Félicité ». Or, Zola lui-même parle de l'importance du choix d'un nom pour un personnage, comme il l'écrit à A. de Cyon, dans une lettre du 29 janvier 1882 :

Nous mettons toutes sortes d'intentions littéraires dans les noms. Nous nous montrons très difficiles, nous voulons une certaine consonance, nous voyons souvent tout un caractère dans l'assemblage de certaines syllabes (...) au point qu'il devient à nos yeux l'âme même du personnage<sup>19</sup>.

Comme l'explique Philippe Hamon, dans un cycle où l'hérédité joue un grand rôle, l'appartenance d'un personnage à la famille charnière de l'œuvre se met en place, pour l'écrivain et le lecteur, au moment où il est nommé, ici soit Rougon, soit Macquart, soit Mouret : « Il (le nom de famille) est donc la marque explicite de la présence d'une hérédité (la persistance même) à travers une diversité et une pluralité.<sup>20</sup> » Mais si le rôle du nom de famille dans une saga familiale comme les *Rougon-Macquart* va de soi, le prénom aussi est porteur de sens car, comme le rappelle le critique, « [l]e nom propre, lexème « vide » pour les linguistes, est, dans un univers de fiction romanesque, au contraire, lieu « plein », programme narratif.<sup>21</sup> » Chez Zola, ce programme narratif peut être de deux ordres, opposés l'un à l'autre :

---

<sup>19</sup> Cité par Philippe Hamon, *op. cit.*, p. 109-110.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 108.

Le travail de Zola sur le « sens » de ces « asémantèmes » [...] que sont les noms propres va dans deux directions : motivation du nom propre, construction d'une harmonie entre le signifiant du personnage et son signifié d'une part ; construction antiphrastique ou euphémistique du nom propre, qui signifie ironiquement des contenus contraires aux signifiés du personnage d'autre part<sup>22</sup>.

Donc, le choix d'un nom peut servir soit à rendre plus clair le statut d'un personnage<sup>23</sup> soit à ironiser son rôle en le dotant d'un nom contraire à sa destinée dans le récit. Dans le cas de Félicité, son nom même crée pour le personnage ce que Philippe Hamon nomme l'horizon d'attente et qui se trouve très fortement marqué chez une femme travaillant tout au long de sa vie à augmenter son pouvoir à Plassans. Sa fortune prochaine, promesse de bonheur pour Félicité qui ne rêve que de s'élever à Plassans, semble être assurée par son prénom même. Pourtant, pendant plus de trente ans, Félicité doit faire face aux déboires de son commerce d'huile et à l'impossibilité de réunir une somme nécessaire pour vivre une retraite confortable dans le quartier des bourgeois. « Une des rares faiblesses de cette nature énergique était de se croire frappée de malchance <sup>24</sup>», ce qui vient ébranler les certitudes de réussites que son prénom laissait présager. Le nom de Félicité apparaît alors comme une ironie : « Ici une expectative est posée comme horizon d'attente au personnage : le personnage s'évalue-t-il «correctement» ? Le nom est-il motivé ou déceptif ? <sup>25</sup>». Mais la fin du premier roman du cycle confirme que l'horizon d'attente porté par son nom est fondé : *La Fortune des Rougon* se terminant par une première victoire de Félicité.

Ainsi, à mesure que le personnage de Marguerite acquiert un rôle plus important Zola opte pour le nom de « Félicité », plus porteur de sens. C'est que le

---

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>23</sup> Cela peut autant se retrouver dans le caractère du personnage (par exemple Denise Baudu dans *Au Bonheur des Dames*, est un personnage simple et droit comme son nom), que dans une référence topologique ou sociale (par exemple, Gunter pour un officier prussien dans *La Débâcle* ou Muffat de Beuville dans *Nana* pour indiquer la noblesse).

<sup>24</sup> *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 58.

<sup>25</sup> Philippe Hamon, *op. cit.*, p. 129.

nom de « Marguerite » est constitué du phonème /AR/ de Macquart, ce qui le connote négativement en l'associant à la branche bâtarde de la famille et à des personnages infortunés. En effet, comme l'explique Philippe Hamon, « [i]nversé ou distribué autrement, modifié selon sa variante /ĀR/, on retrouvera également le matériel phonétique de /MAKAR/ dans de très nombreux personnages négatifs de la série (Malgras, Rastoil, Maloir [...] Chaval, etc.)<sup>26</sup> ». Le nom de « Félicité » est ainsi phonétiquement plus positif que celui de « Marguerite », puisque, outre le présage de bonheur qu'il révèle, son nom présente deux fois le phonème /I/. Suivant toujours Philippe Hamon :

il est à noter que bon nombre d'héroïnes zoliennes, présentées souvent de façon plus positive que le personnage masculin, [...] sont souvent dotées de prénoms contenant le phonème le plus opposé à /A/ (maximum d'ouverture), le phonème /I/ (maximum de fermeture), souvent même redoublé : Pauline, Denise, Christine<sup>27</sup>

En passant de « Marguerite » à « Félicité », l'épouse de Pierre Rougon s'inscrit dans un réseau intertextuel positif. Son nom change au moment où son rôle se densifie.

Le patronyme de jeune fille de Félicité, « Puech », est, quant à lui, porteur d'une désignation géographique. En effet, en langue d'Oc (langue du sud de la France), le mot pech signifie « colline, le plus souvent colline pierreuse<sup>28</sup> » et le phonème ECH que l'on retrouve dans « Puech » rappelle cet aspect de sécheresse et associe directement Félicité à ce climat. Aussi, il n'y a rien d'étonnant à ce que le bestiaire auquel Zola se réfère pour décrire Félicité redouble cette connotation<sup>29</sup>.

---

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>28</sup> Robert Merle, *Fortune de France. Glossaire des mots anciens ou occitans utilisés dans ce roman*, Paris, Éditions de Fallois, p. 441.

<sup>29</sup> Maarten Van Buuren a étudié la question de l'utilisation de métaphores animales dans la description des personnages dans son ouvrage *Les Rougon-Macquart* d'Émile Zola : *De la métaphore au mythe* (Mayenne, Librairie José Corti, 1986, 296 p.)

Toutefois, si la plupart des métaphores animales dans les *Rougon-Macquart* « renvoient à des rapports sociaux corrompus dont la valeur est extrêmement négative <sup>30</sup> » puisque la bête prend le contrôle du « Moi » du personnage, la parenté de Félicité à un insecte la sépare de ce réseau d'images liées à la chair : « On eût dit une de ces cigales brunes, sèches, stridentes, aux vols brusques, qui se cognent la tête dans les amandiers <sup>31</sup> », « bourdonnante comme une cigale <sup>32</sup> ». Le corps de Félicité est lui-même consumé par la chaleur du sud : il est sec, dépourvu de rondeurs, renforçant l'impression de sécheresse que son patronyme évoque : « Maigre, la gorge plate, les épaules pointues <sup>33</sup> ». Dans l'univers zolien, les femmes au corps « sec » appartiennent à une catégorie bien particulière. Souvent femmes « sans cœur », elles sont généralement des femmes de la parole et des manigances (Sidonie dans *La Curée*, Mlle Saget dans *Le Ventre de Paris*). Elles travaillent en coulisse et se nourrissent de la gloire (ou du malheur) d'autrui. Reines des cancans, maîtresses de la rumeur, elles séduisent par leur discours, comme d'autres (plus nombreuses dans *Les Rougon-Macquart*) séduisent par leur corps. Car pour une femme qui veut réussir et se faire une place, le corps, dans l'univers des *Rougon-Macquart*, est un moyen presque incontournable de parvenir à ses fins.

## 1.2 Félicité et le corps de la femme politique chez Zola

Dès l'approche du coup d'État de 1851, Félicité Rougon se transforme en un joueur politique incontournable à Plassans. Peu de femmes ont un rôle politique déterminant dans les *Rougon-Macquart*. En fait, outre Félicité Rougon, l'autre femme qui joue un tel rôle est Clorinde Delestang, personnage clé du roman *Son*

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>31</sup> *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 55.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 55.

*Excellence Eugène Rougon*. Comme le dit Anna Krakowski dans son ouvrage *La Condition de la femme dans l'œuvre d'Émile Zola*, « l'une et l'autre (Clorinde et Félicité) incarnent l'ardent désir du pouvoir, qu'elles peuvent assouvir grâce à une intelligence aiguë servie par beaucoup d'énergie et de ténacité et une absence complète de moralité <sup>34</sup> ». Les deux femmes possèdent des traits communs dans leur désir de pouvoir et c'est ce qui fait de ces personnages des actrices aussi importantes, Clorinde au niveau national et international et Félicité au niveau provincial, en contrôlant Plassans. Pourtant, deux choses séparent ces deux femmes : les moyens qu'elles utilisent pour parvenir à leurs fins et le résultat final de leurs manigances. Dans son article « Hommes et femmes : l'enjeu du pouvoir dans les *Rougon-Macquart* », Christian Mbarga établit un parallèle entre les deux femmes : « La femme chez Zola est rarement une virago [...] elle est belle et séduisante comme Clorinde [...] petite, laide, chétive comme Félicité. La femme zolienne possède un pouvoir souvent tranquille que ne trahit pas nécessairement son physique. <sup>35</sup> » Clorinde et Félicité sont les deux faces des femmes de pouvoir zoliennes ce qui fait de l'une le double inversé de l'autre et *vice versa*. Cette ressemblance dans l'opposition nous autorise à cerner en quelques pages le portrait politique de Clorinde et ce, afin de mieux saisir en contrepoint celui de Félicité.

Clorinde est un personnage riche et complexe. Jeune femme initiée très tôt à la politique, elle combine une grande intelligence à un corps magnifique dont elle se sert efficacement dans sa conquête du pouvoir. Son rôle dans *Son Excellence Eugène Rougon* est double : elle est à la fois un agent politique italien et une redoutable aide dans la montée politique de son mari Delestang. Rappelons que pour arriver à ses fins, elle deviendra la maîtresse de Napoléon III. Mais la portée de ses actions ne se réduit pas au niveau privé ; Clorinde œuvre au niveau politique :

---

<sup>34</sup> Anna Krakowski, *op. cit.*, p. 225.

<sup>35</sup> Christian Mbarga, « Hommes et femmes : l'enjeu du pouvoir dans les *Rougon-Macquart* », *Excavatio*, vol. XIII, 2000, p. 53.

la politique restait la grosse préoccupation de Clorinde [...] Elle lui (Eugène Rougon) expliqua, un après-midi, d'un air tranquille, tout un vaste projet : elle était en train de travailler à une alliance entre l'Italie et la France, en vue d'une prochaine campagne contre l'Autriche.<sup>36</sup>

Cependant, bien que ces quelques bribes d'informations montrent que Clorinde est une personnalité influente à Paris, ce sont davantage ses manigances pour pousser son mari dans les hautes sphères du Second Empire qui sont décrites dans le roman et surtout, ses tentatives pour séduire Eugène Rougon, le fils aîné de Félicité et ministre de Napoléon III.

Lorsque Clorinde rencontre Eugène, elle n'est pas encore la femme de Delestang, et elle a alors comme but de se faire épouser par le ministre, comprenant que la puissance de ce dernier servira ses fins politiques. Par ce mariage, elle espère asseoir sa propre position politique pour assouvir sa soif de pouvoir. Un obstacle se dresse cependant sur sa route car Eugène, homme de prudence, en est un pour qui le désir et l'amour sont dangereux : « méfiez-vous des femmes, répétait Rougon (à l'un de ses amis) [...] Quand elles ne vous mettent pas une couronne sur la tête, elles vous passent une corde au cou <sup>37</sup> ». La jeune femme déploie alors tous ses charmes pour contraindre le ministre à l'aimer. Le jeu politique de Clorinde devient alors corporel.

Elle se fera désirable sans toutefois se donner, car elle sait qu'on n'épouse que les femmes qu'on n'a pas possédées<sup>38</sup> :

La jeune fille, renversée dans son fauteuil, souriait étrangement. Elle avait un visage pâmé, avec un lent battement de la gorge [...] Depuis quelques temps,

<sup>36</sup> *Son Excellence Eugène Rougon*, Pl., t. II, p. 151-152

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>38</sup> L'exemple de Denise Baudu dans *Au Bonheur des Dames*, sur ce point, est probant. Octave Mouret, qui possède toute les femmes de Paris, épousera Denise, la seule femme qui se soit refusée jusqu'au mariage.

elle s'offrait à Rougon, tranquillement. Elle ne prenait plus la peine de cacher sa lente séduction [...] Rougon, debout, la regardait devant lui, par terre. Dans le tas énorme de ses jupes, ses hanches gonflaient le drap, quand elle se penchait en avant. Il ne disait plus rien, le sang à la gorge, pris tout à coup de la timidité des gens brutaux [...]. Lorsque l'haleine de Rougon lui chauffa la nuque, elle se leva avec l'élasticité d'un ressort d'acier ; elle s'échappa [...] « Pourquoi ne voulez-vous pas avec moi ? » [...] « Et, le regardant, elle reprit, au bout d'un silence : « Épousez-moi... Après, tout ce que vous voudrez. »<sup>39</sup>

Toutefois, la tactique n'est pas infaillible : malgré l'attirance qu'il éprouve pour Clorinde, Eugène refuse le mariage : « Ce n'est pas la peine de mettre nos vies en commun pour nous tuer de coups<sup>40</sup> ». Malgré tout le désir qu'il ressent pour Clorinde, cette considération n'est pas suffisante pour pousser Eugène à une union qu'il juge dangereuse pour leur paix à tous deux : deux caractères aussi forts ne pourraient que s'entredéchirer selon lui. La jeune femme change alors de plan. Eugène, à défaut de l'épouser, lui propose un mari, Delestang, un de ses alliés insignifiants mais qui, s'il est bien secondé, pourrait atteindre de hautes positions. Clorinde Delestang s'emploie dès lors à pousser son mari tout en préparant sa vengeance contre Eugène qui l'a rejetée en tant que femme. Elle ira jusqu'à séduire l'Empereur pour aggraver la situation politique du ministre : « d'alcôve en alcôve [...] elle venait de poser sa belle tête froide sur l'oreiller impérial<sup>41</sup> ». Les actions de Clorinde contre Eugène précipiteront la chute du ministre, qui, délaissé par ceux qui l'ont aidé, admet sa défaite et la force de la séduction de Clorinde : « Il (Rougon) n'eut pas une plainte. Elle lui avait pris de sa puissance pour le vaincre<sup>42</sup> ». Mais si sa disgrâce semble complète, sa force de caractère fera finalement de lui le vainqueur de ce duel contre la belle Clorinde qui s'inclinera lorsque, trois ans plus tard, il réintègrera sa fonction de ministre : « elle (Clorinde) céda à un entraînement, elle alla

<sup>39</sup> *Son Excellence Eugène Rougon*, Pl., t. II, p. 112, 117 et 119.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 123.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 333.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 342.

vers lui, la main tendue, les yeux attendris et humides d'une caresse, en disant : Vous êtes tout de même d'une jolie force, vous<sup>43</sup> ».

Clorinde est, nous l'avons dit, avec Félicité, la grande figure politique féminine du cycle. Sa façon d'agir est révélatrice quant à la façon dont les femmes réussissent dans l'univers zolien. Citons au passage un personnage secondaire du roman *La Curée*, Mme Michelin qui agit d'une manière similaire. Comme Clorinde, elle aide son mari à gravir les échelons politiques en séduisant les hommes influents de l'Empire :

Quant à la jolie Mme Michelin, elle ne parlait plus depuis longtemps ; très rouge, elle laissait pendre sous la nappe une main que M. de Saffré devait tenir dans la sienne [...] la jolie Mme Michelin, que son mari enveloppait délicatement dans une sortie de bal bleu et rose : -Il (M. de Saffré) a été charmant, disait la jeune femme. Pendant tout le dîner, nous avons causé de toi. Il parlera au ministre [...] M. Michelin souriait. Il emmena sa femme avec précaution, comme s'il eût tenu au bras un objet fragile et précieux<sup>44</sup>.

Si, selon Chantal Bertrand-Jennings, « [à] travers le reste du cycle des *Rougon-Macquart* la décadence et la corruption du régime se trouvent représentées par des femmes légères telles [...] Clorinde<sup>45</sup> », il nous semble que Clorinde n'est pas qu'une femme légère. Ses manipulations politiques montrent son intelligence, son plan pour faire tomber Eugène Rougon a été mené de main de maître. Il n'en demeure pas moins que ce personnage sert aux yeux de Zola à dénoncer la décadence d'un régime où le corps et la séduction influencent la politique. Citons à cet égard *Les Épaules de la Marquise*, texte critique dans lequel Zola attaque vigoureusement ce que l'on pourrait appeler la « féminisation » de l'Empire :

---

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 369.

<sup>44</sup> *La Curée*, Pl., t. I, p. 346 et 353.

<sup>45</sup> Chantal Bertrand-Jennings, *L'éros et la femme chez Zola*, op. cit., p. 73.

Depuis le coup d'État [...] depuis que, grâce aux fusillades du boulevard Montmartre, les dames d'esprit joyeux peuvent se décolleter et danser aux Tuileries, la marquise a promené ses épaules dans la cohue des salons officiels, avec une assiduité qui a fait d'elle l'enseigne des plaisirs du second Empire [...] Les messieurs ne songent pas à mal pendant ce temps. Ils ne peuvent refuser leur adhésion à un règne si galamment décolleté ; s'ils résistaient par hasard, on rognerait davantage les corsages, jusqu'à ce qu'ils se déclarent convaincus.<sup>46</sup>

Si, pour reprendre les termes d'Anna Krakowski, Clorinde et Félicité « incarnent l'ardent désir du pouvoir<sup>47</sup> » elles servent également toutes deux à critiquer la décadence du second Empire. Cependant, une analyse précise du corps de Félicité démontre qu'avec ce personnage, Zola souligne un autre aspect négatif du régime impérial : son hypocrisie et son artificialité dont Félicité devient la représentante emblématique à Plassans.

Si le corps de Félicité ne possède pas la beauté antique de Clorinde, il n'en est pas moins fascinant. Lorsque le narrateur en fait une première description, le portrait est pour le moins complexe :

Maigre, la gorge plate, les épaules pointues, le visage en museau de fouine, singulièrement fouillé et accentué, elle n'avait pas d'âge ; on lui eût donné quinze ans ou trente ans, bien qu'elle en eût en réalité dix-neuf, quatre de moins que son mari. Il y avait une ruse de chatte au fond de ses yeux noirs. Étroits, pareils à des trous de ville. Son front bas et bombé ; son nez légèrement déprimé à la racine, et dont les narines s'évasaient ensuite, fines et frémissantes [...] la mince ligne rouge de ses lèvres, la proéminence de son menton qui se rattachait aux joues par des creux étranges ; toute cette

---

<sup>46</sup> Émile Zola, *Les Épaules de la marquise*, *Œuvres complètes*, tome XIII, Cercle du livre précieux, Paris, 1969, p. 262 à 266. *Les Épaules de la marquise* n'est qu'un des nombreux articles sur ce sujet que Zola écrit durant cette période (1870) dans le journal *La Cloche*.

<sup>47</sup> Anna Krakowski, *op. cit.*, p. 225.

physionomie de naine futée était comme le masque vivant de l'intrigue, de l'ambition active et envieuse.<sup>48</sup>

Cette description ajoute au bestiaire que Zola avait déjà associé au personnage de Félicité. À l'image de la cigale, il ajoute en effet celles de « chatte » et de « fouine ». Voyons maintenant ce que chacune de ces images apporte au portrait du personnage.

Si l'image de la cigale, un insecte, servait à caractériser le corps de Félicité, les images de « chatte » et de « fouine » viennent davantage décrire son caractère ; Félicité a « une ruse de chatte au fond de ses yeux ». L'analogie avec cet animal ne s'applique pas à l'apparence de Félicité. Zola accentue plutôt ici le côté intrigant du personnage. Quant à son « visage en museau de fouine », il annonce une caractéristique importante de Félicité : sa curiosité insatiable qui la pousse à chercher, à « fouiner », pour trouver des secrets utiles à la réussite de ses projets<sup>49</sup>. Dans ce premier portrait, les images de chatte et de fouine décrivent donc l'aspect manigances, duplicité et duperies du personnage.

Outre l'aspect physiognomonique associé à Félicité dans ce portrait, la question des formes de son corps présente aussi un grand intérêt en ce qu'on y découvre une totale dichotomie entre lignes et rondeurs. Son corps maigre est associé à des lignes dures : « Maigre, la gorge plate, les épaules pointues [...] la mince ligne rouge de ses lèvres ». Par contre, son visage, exception faite de sa bouche, est fait de courbes multiples : « Son front bas et bombé ; son nez légèrement déprimé à la racine, et dont les narines s'évasaient ensuite [...] la proéminence de son menton qui se rattachait aux joues par des creux étranges ». La première description de Félicité ne laisse aucun doute sur sa manière de vaincre. Toute son énergie réside dans sa parole, dans son intelligence. Son corps ne servira pas ses manœuvres, et n'est donc

<sup>48</sup> *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 55 et 56.

<sup>49</sup> Nous pensons ici notamment à l'épisode des lettres d'Eugène, que Félicité déniche au prix de nombreux efforts et d'ingéniosité.

pas pourvu des rondeurs propres à la sensualité. D'ailleurs, selon Micheline Van Der Beken, sa maigreur l'éloigne de la sexualité : « L'aspect physique de Félicité dénote aussi son insignifiance sexuelle. Elle ne se servira donc pas d'armes « féminines » bien détectables. Elle agit dans l'ombre, dans l'ombre de son mari. <sup>50</sup>»

Enfin, en insistant sur l'intemporalité apparente du corps de Félicité, à qui « on [...] eût donné quinze ou trente ans, bien qu'elle en eût en réalité dix-neuf », le narrateur annonce déjà l'incroyable longévité de cette femme, toujours énergique et sans âge tout au long du cycle. Cette mise de côté du corps a donc permis à Félicité de traverser le temps sans être physiquement marquée. En effet, les deux autres romans qui la mettent en scène<sup>51</sup> montrent cette difficulté à dire son âge et ce, même si elle est beaucoup plus vicille. « Sa mère, “cette noiraude de Félicité”, comme on la nommait, était restée, à soixante-six ans, d'une maigreur et d'une vivacité de jeune fille<sup>52</sup> », « Vivement, la vieille Mme Rougon entra. Malgré ses quatre-vingts ans, elle venait de monter l'escalier avec une légèreté de jeune fille ; et elle restait la cigale brune, maigre et stridente d'autrefois [...] elle pouvait encore être prise, par derrière, grâce à la finesse de sa taille, pour quelque amoureuse<sup>53</sup> ». Félicité Rougon a donc traversé le cycle des *Rougon-Macquart* sans que son corps ne subisse trop les contrecoups du vieillissement. Nous reviendrons ultérieurement sur cette performance du corps du personnage au chapitre III.

S'il est vrai que Félicité n'utilise pas sa féminité, elle n'en possède pas moins un certain charme. À des traits presque caricaturaux, Zola oppose une certaine beauté dans l'allure, qui rend ambiguë l'apparence de Félicité : « Avec sa laideur, Félicité avait une grâce à elle, qui la rendait séduisante. On disait d'elle qu'elle était jolie ou

<sup>50</sup> Micheline Van Der Beken, *Zola : Le dessous des femmes*, Bruxelles, Le Cri, 2000, p. 68-69.

<sup>51</sup> Romans qui sont, rappelons-le, *La Conquête de Plassans* et *Le Docteur Pascal*.

<sup>52</sup> *La Conquête de Plassans*, Pl., t. I, p. 936.

<sup>53</sup> *Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 924.

laide à volonté<sup>54</sup> ». Mais comme l'indique le texte, « elle consentait le plus souvent à n'être qu'un laideron<sup>55</sup> ». Félicité décide plutôt de se servir uniquement de sa parole pour manipuler son entourage<sup>56</sup>, contrairement à Clorinde ou à Madame Michelin. Nous croyons que le fait géographique n'est pas étranger à ce choix narratif. Paris, dans le cycle des *Rougon-Macquart*, semble bien être la scène de théâtre du « corps » de l'Empire, c'est-à-dire un corps manipulateur, conscient de sa domination sur l'autre et travaillant à sa gloire, même si dans bien des cas le corps finit par dominer l'individu lui-même. L'exemple de Nana, symbole affiché de la décadence du Second Empire, en est sûrement le plus probant et le plus lyrique. La province du même coup s'apparente aux coulisses de la mascarade impériale. Le corps y semble moins à l'honneur, nous sommes loin des bals de l'empire ou des salons officiels, et la parole domine. En effet, Félicité ne peut pas exercer le même rôle puisqu'elle agit dans le milieu bourgeois d'une petite ville, lieu des ragots et du mépris sourd pour ceux qui ne respectent pas la morale. Si le rôle de Clorinde dans la critique que Zola fait de l'époque du Second Empire est évidente et concerne la question de la trop grande influence de la séduction corporelle dans le régime napoléonien, celui de Félicité demeure moins évident.

### 1.3 Félicité et la maternité

Félicité n'est pas un personnage politique féminin de chair, du moins, dans ses manœuvres. Il n'en demeure pas moins que c'est par un de ses fils, Eugène, que Félicité va réussir dans ses projets : avant d'être un personnage politique, Félicité est une mère<sup>57</sup>. Si Adélaïde Fouque est la première mère de la lignée des Rougon-

<sup>54</sup> *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 56.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>56</sup> La question de la manipulation sera d'ailleurs le centre du prochain chapitre.

<sup>57</sup> Soit la mère d'Eugène, de Pascal, d'Aristide, de Sidonie et de Marthe.

Macquart, et aussi la première faille<sup>58</sup>, Félicité transmet son hérédité à toute la branche des Rougon, après s'être mariée à Pierre Rougon, premier fils d'Adélaïde. Elle apporte à cette famille son intelligence et son énergie, ce qui explique en partie pourquoi cette branche est moins sujette aux problèmes physiques et psychologiques des Macquart. Les Rougon réussissent beaucoup mieux car leur hérédité est plus riche grâce à cette femme intelligente : « La race des Rougon devait s'épurer par les femmes. Adélaïde avait fait de Pierre un esprit moyen, apte aux ambitions basses ; Félicité venait de donner à ses fils des intelligences plus hautes capables de grands vices et de grandes vertus. <sup>59</sup>» Toutefois, elle transmet aussi à ses descendants ses appétits féroces. Sa force, elle la transmet par le sang, par hérédité. <sup>60</sup>.

Félicité désire réussir à Plassans et toutes ses énergies se tournent vers ce but ultime. C'est en ce sens que ses pulsions corporelles sont présentes. Si elle n'utilise pas son corps, cet appétit de pouvoir est en fait le glissement du physiologique vers le politique. La place – et la maison - du receveur particulier de Plassans, monsieur Peirotte incarne le rêve d'ascension sociale de Félicité, qui comprend que, si Pierre pouvait l'occuper, cela représenterait pour le couple Rougon une montée dans l'échelle sociale : non seulement est-ce un poste important, mais il ouvre le quartier des bourgeois riches de Plassans à celui qui l'occupe. Or, c'est le rêve longuement caressé de la vieille femme d'habiter dans la ville neuve. Il faut dire qu'ayant emménagé à la limite du quartier des ouvriers et de la ville neuve, Félicité regarde chaque jour la maison qu'elle rêve d'habiter : « Elle (Félicité) la contemplait avec des envies de femme grosse. Parfois, lorsque les fenêtres de cet appartement étaient ouvertes, elle apercevait des coins de meubles riches, des échappées de luxe qui lui

---

<sup>58</sup> Adélaïde est en effet consumée par des désirs charnels et la mort de son amant Macquart la laisse dans un état près de la folie.

<sup>59</sup> *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 61 et 62.

<sup>60</sup> Henri Mitterand fait, dans *Zola : L'histoire et la fiction (op. cit.)* un résumé des thèses de Zola en matière d'hérédité, et surtout, comment cela se répercute dans son œuvre.

tournaient le sang <sup>61</sup>». Or, comment interpréter cette image forte de désirs de « femme grosse » qui surgit (de tous les personnages politiques féminins zoliens, elle est la seule dont les ambitions soient présentées de manière aussi exacerbée), si ce n'est dans le déplacement du biologique vers le politique, au travers d'une maternité toute particulière qui s'impose comme figure de pouvoir. Dès lors, on ne s'étonnera plus que sa réussite passe nécessairement par celle de son fils Eugène. Ce n'est pas en tant que maîtresse comme Clorinde qu'elle conquiert sa place sur la scène du pouvoir, mais en tant que mère. La raison de sa maternité trouve sa logique dans la raison politique. Sa vraie maternité se trouve là, dans ce qu'elle réussira à accomplir entre l'arrivée de Napoléon III au pouvoir et la fondation de l'Asile Rougon, quelques années après la chute du régime.

Dans cette économie filiale, si la réussite des Rougon tient en partie à celle d'Eugène, sa mise en péril, par le dévoilement des tares familiales, est entre les mains de Pascal, dernier né de Félicité et double inversé de son frère aîné. Le premier réussit à Paris en manipulant la faiblesse morale des hommes, le second reste en province pour soigner les faiblesses physiques des mêmes ; le premier connaît les secrets d'État, le second, les secrets de famille. Entre ses deux fils, Félicité tisse et écrit à sa manière l'histoire des Rougon.

---

<sup>61</sup>*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 99.

## CHAPITRE II

### LA PUISSANCE DE FÉLICITÉ ROUGON

Pour bien comprendre toute la force du personnage de Félicité Rougon dans l'univers zolien, il est essentiel de saisir la mécanique de ses réussites politiques et sociales. À la lecture des trois romans de notre corpus, sa tactique est visiblement rhétorique : Félicité Rougon se sert d'une parole duplice pour contrôler son entourage. À partir d'une étude narratologique, la présente analyse va tenter de cerner la rhétorique de cette parole combative et hypocrite.

#### 2.1 Parole hypocrite de Félicité

Mais avant d'entamer cette analyse, nous tenons à définir ce que nous entendons par « parole hypocrite » pour ensuite faire l'étude de ses manifestations dans le texte. L'hypocrisie est l'art de cacher ses véritables intentions sous un couvert de vertu, de bons sentiments<sup>62</sup>. Une parole hypocrite, dans notre acception du terme, en est une qui veut tromper, en tenant un discours de bon ton, rempli de bonnes intentions mensongères. Cette parole manipule, séduit, dans le but de faire

---

<sup>62</sup> Selon l'encyclopédie Larousse, l'hypocrisie est le « vice qui consiste à affecter des sentiments, une vertu qu'on n'a pas » (Paris, Librairie Larousse, 1996).

agir ou réagir l'interlocuteur dans un sens voulu sans qu'il ne s'en rende compte. Elle masque donc les véritables intentions du locuteur, de la locutrice.

Lassée d'être mise à l'écart du complot entre son mari et son fils, désireuse d'aider Pierre à obtenir la place de receveur particulier promise par Eugène, Félicité réussit à lire en secret les directives d'Eugène :

elle se leva et alla, sur la pointe des pieds, substituer à la clef du secrétaire, dans la poche du gilet, la clef de la commode, qui était de la même grandeur. Puis, dès que son mari fut sorti, elle s'enferma à son tour et lut les lettres avec une curiosité fébrile<sup>63</sup>.

Déjà, toute une mise en scène se dessine. Félicité fait faire une copie de la clé de la commode pour pouvoir lire le courrier que Pierre reçoit d'Eugène en toute impunité. Félicité peut alors aider Pierre qui tente de pousser les réactionnaires à souhaiter la venue de l'Empire comme ultime défense contre les Républicains. Elle y arrive par des remarques fines et, c'est là sa grande force, sans que son mari en soit jamais conscient. Si Pierre suit les directives directes d'Eugène, Félicité « résolut [...] de faire l'ignorante<sup>64</sup> » et d'improviser :

Cette tactique était excellente. À partir de ce jour, elle aida d'autant plus son mari qu'elle parut le faire en aveugle. Lorsque Pierre croyait travailler seul, c'était elle qui, le plus souvent, amenait la conversation sur le terrain voulu, qui recrutait des partisans pour le moment décisif [...] Jamais complice ne fit moins de bruit et plus de besogne. Le marquis, qu'elle avait pris pour confident, en était émerveillé<sup>65</sup>.

---

<sup>63</sup> *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 93.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 95.

Félicité occupe alors un rôle qu'elle gardera tout au long du cycle ; celui d'une femme qui en sait plus que son entourage, et qui utilise ses informations pour manipuler à sa guise ceux dont elle a besoin. La scène que nous avons choisi d'analyser, tirée d'une réunion qui se tient chez-elle dans son « salon jaune », en est un exemple probant, ce qui explique que nous la citons largement.

Le salon jaune, cependant, s'agitait dans une vive anxiété. Le commandant avait envoyé son domestique pour être renseigné sur la marche exacte des insurgés, et l'on attendait le retour de cet homme, en faisant les suppositions les plus étonnantes [...] L'ancien marchand d'huile (Pierre Rougon) se raccrochait à son ami Sicardot, pour lui emprunter un peu de son courage. Lui qui attendait la crise depuis si longtemps, il tâchait de faire bonne contenance, malgré l'émotion qui l'étranglait. Quant au marquis, plus pimpant et plus souriant que jamais, il causait dans un coin avec Félicité, qui paraissait fort gaie.

Enfin, on sonna [...] Le domestique du commandant parut sur le seuil, tout essoufflé, et dit brusquement à son maître :

« Monsieur, les insurgés seront ici dans une heure. »

Ce fut un coup de foudre [...] Le messenger avait rencontré la colonne aux Tuilettes, et s'était empressé de revenir [...]

« Sans doute ! interrompit le marquis de sa voix flûtée. On m'a dit que les insurgés arrêtaient les personnes connues pour leurs opinions conservatrices. » [...] L'annonce des arrestations opérées par les républicains parut frapper Félicité. Elle prit le marquis à part et lui demanda :

« Que font donc ces hommes des gens qu'ils arrêtent ? »

-Mais, ils les emmènent à leur suite, répondit M. de Carnavant. Ils doivent les regarder comme d'excellents otages.

-Ah ! » répondit la vieille femme d'une voix singulière.

Elle se remit à suivre d'un air pensif la curieuse scène de panique qui se passait dans le salon [...].

« Voyons, continua-t-il (le commandant Sicardot), le temps presse... Venez, Rougon. »

Félicité semblait attendre ce moment. Elle se jeta entre la porte et son mari, qui, d'ailleurs, ne s'empressait guère de suivre le terrible Sicardot.

« Je ne veux pas que tu sortes, cria-t-elle, en feignant un subit désespoir. Jamais je ne te laisserai me quitter. Ces gueux te tueraient. » [...]

-Non, non, reprit la vieille femme en affectant une terreur de plus en plus croissante, il ne vous suivra pas ; je m'attacherai plutôt à ses vêtements.»

Le marquis, très surpris de cette scène, regardait curieusement Félicité. Était-ce bien cette femme qui, tout à l'heure, causait si gaiement ? Quelle comédie jouait-elle donc ? [...]

« Je te dis que tu ne sortiras pas, répétait la vieille, qui se cramponnait à l'un de ses bras. »

Et, se tournant vers le commandant :

« Comment pouvez-vous songer à résister ? Ils sont trois mille et vous ne réunirez pas cent hommes de courage. Vous allez vous faire égorger inutilement. »

-Eh ! c'est notre devoir », dit Sicardot impatienté.

Félicité éclata en sanglots.

« S'ils ne me le tuent pas, ils le feront prisonnier, poursuivit-elle, en regardant son mari fixement. Mon Dieu ! que deviendrai-je, seule, dans une ville abandonnée !

-Mais, s'écria le commandant, croyez-vous que nous n'en serons pas moins arrêtés, si nous permettons aux insurgés d'entrer tranquillement chez nous ? Je jure bien qu'au bout d'une heure, le maire et tous les fonctionnaires se trouveront prisonniers, sans compter votre mari et les habitants de ce salon. »

Le marquis crut voir un vague sourire passer sur les lèvres de Félicité, pendant qu'elle répondait d'un air épouvanté :

« Vous croyez ?

-Pardieu, reprit Sicardot, les républicains ne sont pas assez bêtes pour laisser des ennemis derrière eux. Demain, Plassans sera vide de fonctionnaires et de bons citoyens. »

A ces paroles qu'elle avait habilement provoquées, Félicité lâcha le bras de son mari. Pierre ne fit plus mine de sortir. [...] Pendant cet entretien, le marquis murmura quelques mots d'un air fin à l'oreille de Félicité. Il la complimentait sans doute sur son coup de théâtre. La vieille femme ne put réprimer un léger sourire<sup>66</sup>

Avant d'entamer l'analyse de la présente scène, récapitulons-en les étapes principales :

- I- La possibilité de l'arrivée prochaine des insurgés rend les familiers du salon jaune très nerveux alors que Pierre tente de garder son calme et que Félicité semble joyeuse.
- II- Après l'annonce de l'arrivée imminente des insurgés, le marquis évoque la possibilité que les insurgés fassent des prisonniers, ce qui laisse Félicité

---

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 108 à 111.

songeuse. Dès lors, elle observe la panique qui s'installe dans le salon en ayant l'air de réfléchir.

- III- Félicité réussit à faire dire au commandant Sicardot que tous les fonctionnaires seront arrêtés, ce qui laissera la ville sans tête dirigeante. Pierre décide alors de rester et de se cacher, en affirmant qu'il faut laisser d'honnêtes gens pour maintenir l'ordre suite au passage des insurgés.

L'ensemble de la narration entourant la parole de Félicité Rougon rappelle au lecteur qu'il ne s'agit que d'un artifice. Le vocabulaire du narrateur est choisi de façon à ce que toutes les actions de Félicité soient clairement montrées comme cachant une intention secrète. Au début de la scène, nous avons affaire à une focalisation externe, qui permet de jouer sur la question des apparences : « Quant au marquis, plus pimpant et plus souriant que de coutume, il causait dans un coin avec Félicité, qui paraissait fort gaie<sup>67</sup> » ; « L'annonce des arrestations opérées par les républicains parut frapper Félicité<sup>68</sup> » ; « Ah ! répondit la vieille femme d'une voix singulière<sup>69</sup> » ; « Félicité semblait attendre ce moment<sup>70</sup> ». Le vocabulaire choisi par le narrateur est ambigu<sup>71</sup> : que ce soit lorsque la panique s'installe ou quand Félicité apprend les arrestations possibles, le lecteur ne peut pas être certain des sentiments réels de Félicité et, surtout, de ses intentions. Si le lecteur sent qu'elle se prépare à agir, il

---

<sup>67</sup> *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 108 (nous soulignons les termes qui nous intéressent dans les prochaines citations).

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>71</sup> Marie-Ange Voisin souligne, dans son article « Ironie et dissimulation dans *La Conquête de Plassans* (le personnage de l'abbé Faujas) », que cette question du choix des termes par Zola crée « [u]n récit faussement innocent, un énoncé fondé sur un double niveau sémantique [...]. La première catégorie d'indices donnés par le narrateur au lecteur consiste dans le recours continu à un vocabulaire modalisateur précis : celui de l'apparence. La description des actions de l'abbé Faujas est constamment mise à distance soit par [...] un verbe (sembler, paraître), un adverbe [...] ou une conjonction (comme si) » (« Ironie et dissimulation dans *La Conquête de Plassans* (le personnage de l'abbé Faujas) », *Les Cahiers naturalistes*, 1994, no 68, p. 64). Même si Marie-Ange Voisin ne l'applique pas à Félicité, le lien est évident. Zola emploie le même procédé, qui a pour effet d'éveiller l'attention du lecteur quant aux véritables intentions du personnage.

ignore ce qu'elle compte faire. Le narrateur a toutefois laissé assez d'indices pour montrer que la scène qui suit est tout sauf innocente.

La troisième partie de la scène dans le salon jaune est marquée par un changement de point de vue. Le récit passe d'une focalisation externe à une focalisation zéro. Ce type de narration permet d'affirmer que Félicité feint la terreur. Le vocabulaire ne laisse aucune ambiguïté sur les intentions du personnage. Félicité joue un rôle et manipule habilement son mari et le commandant Sicardot : « Je ne veux pas que tu sortes, cria-t-elle, en *feignant* un subit désespoir <sup>72</sup> », « reprit la vieille femme en *affectant* une terreur de plus en plus croissante <sup>73</sup> ». Spectateur de la scène, le marquis de Carnavant indique également au lecteur le caractère théâtral de la situation (« Quelle comédie jouait-elle donc <sup>74</sup> »). Ainsi, comme le résume très bien Robert Ricatte, dans son article « À propos de *La Fortune des Rougon* »,

[s]ans elle, Pierre allait sottement partir avec les notables se faire prendre comme otage par les insurgés ; mais l'épouse soudain éplorée, s'accrochant à son cou, fait entendre à son mari qu'il faut laisser aux autres un si dangereux honneur et attendre chez sa mère que la place soit vide pour s'y précipiter. <sup>75</sup>

La victoire de Félicité, qui voulait que son mari comprenne cette situation idéale pour prendre le contrôle d'une ville sans pouvoir, est clairement annoncée par le narrateur : « A ces paroles qu'elle avait habilement provoquées, Félicité lâcha le bras de son mari <sup>76</sup> ». Félicité a donc réussi à faire dire ce qu'elle désirait au commandant Sicardot

<sup>72</sup> *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 110.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 110. Ici, nous remarquons que les procédés de l'ironie décrits par Mme Voisin dans l'article mentionné précédemment ne sont pas utilisés. Ce n'est plus une manière de créer un soupçon chez le lecteur. La certitude est absolue : Félicité joue la comédie.

<sup>74</sup> Ce n'est pas la seule fois que Félicité se met ainsi en scène pour mieux faire porter sa parole hypocrite. Nous y reviendrons lorsque nous aborderons la question de la rhétorique de la parole de Félicité. *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 110.

<sup>75</sup> Robert Ricatte, « À propos de *La Fortune des Rougon* », *Les Cahiers naturalistes*, no 33, 1961, p. 98.

<sup>76</sup> *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 110 et 111.

et elle a dirigé son mari sans qu'il s'en aperçoive. Le romancier ici, comme le décrit Evelyne Cosset, « est donc un metteur en scène de la parole ; il distribue les temps de parole et de silence, il valorise ou disqualifie ou valorise les porteurs de la parole <sup>77</sup> ». Félicité a « habilement provoqu[é] » les paroles de Sicardot et c'est une « savante tactique » qu'elle a réalisée. Le marquis, qui connaît les projets de Félicité puisqu'il est son confident, salue la victoire de Félicité : il « murmura quelques mots d'un air fin à l'oreille de Félicité. Il la complimentait sans doute sur son coup de théâtre <sup>78</sup> ». Si ces exemples sont tirés uniquement de *La Fortune des Rougon*, les trois romans de notre corpus présentent une même attitude hypocrite, le même désir de vaincre Plassans. Au-delà de cette hypocrisie, nous nous proposons d'étudier maintenant ce qui a trait à la rhétorique qui sous-tend la parole de Félicité, comment elle s'élabore et est mise en scène.

## 2.2 Parole de Félicité : arguments et angles d'attaque

Félicité n'aurait pu acquérir la puissance que nous lui voyons dans *Le Docteur Pascal* si elle avait toujours tenu le même type de discours d'une situation à une autre. En lisant attentivement les joutes verbales de Félicité, trois grandes approches se démarquent nettement : soit elle use d'honnêteté lorsqu'elle a affaire à d'autres hypocrites ; soit elle effraie les personnes qu'elle désire convaincre ; soit, au contraire, elle tente de les rassurer, de créer un climat de confiance, pour mieux les manipuler. Voyons maintenant de quelle manière chacune de ces approches se déploie dans les trois romans de notre corpus.

---

<sup>77</sup> Evelyne Cosset, « La représentation de l'acte de parole des personnages dans *La Fortune des Rougon* », *Les Cahiers naturalistes*, 1991, no 65, p. 155.

<sup>78</sup> *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 111.

Dans *La Fortune des Rougon*, puis dans *La Conquête de Plassans*, Félicité croise deux personnages tout aussi hypocrites qu'elle, à savoir Vuillet et l'abbé Faujas. Sa propre hypocrisie lui permet de décrypter celle de ceux qu'elle rencontre sur son chemin vers la victoire. Son stratagème consiste alors à être franche pour vaincre l'hypocrisie de son adversaire. En laissant tomber son masque, Félicité force son interlocuteur à en faire autant. Vuillet est un des membres réguliers du salon jaune. « [L]ibraire qui fourni[t] d'images saintes et de chapelets toutes les dévotes de la ville<sup>79</sup> », il s'occupe également de la rédaction d'un journal aux idées cléricales appuyées. Lorsque les fonctionnaires de Plassans sont arrêtés, il obtient que Pierre Rougon le nomme à la direction temporaire des postes. Le libraire a compris qu'une telle position lui donnera des renseignements précieux. Lorsque Pierre s'étonne que son fils Eugène ne lui donne pas de nouvelles du coup d'état (« Et ce diable d'Eugène qui ne m'écrit pas !<sup>80</sup>») et, surtout, que Vuillet, dans un article incendiaire, approuve le coup d'état, Félicité comprend que Vuillet détourne l'information :

C'est elle qui sent que tout est sauvé alors que son mari croit que tout est perdu : au plus fort de la peur des réactionnaires, un article du louche Vuillet, appelant aux armes contre les insurgés, lui fait dresser l'oreille ; pour que le prudentissime libraire, installé à la direction des postes, ait eu ce courage, il faut qu'il ait quelque information sûre<sup>81</sup>.

Félicité va donc le voir pour récupérer la lettre d'Eugène. Avec un menteur et un hypocrite comme le libraire, Félicité décide d'opter pour la franchise : « Mais Félicité ne s'assit pas ; elle dit brutalement : “ Je veux la lettre.”<sup>82</sup> » Elle attaque directement son adversaire, sans préambule. En restant debout, Félicité se met en position dominante. Elle n'utilise pas de fioritures pour cacher ses intentions ; elle prend

---

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 258.

<sup>81</sup> Robert Ricatte, *op. cit.*, p. 98.

<sup>82</sup> *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 262.

plutôt un ton violent (« brutalement ») pour bien signifier à Vuillet qu'il doit lui obéir. Puis, elle continue avec ce ton impératif :

« Jouons cartes sur table, n'est-ce pas ? Vous avez tort de nous trahir, il pourrait vous arriver malheur. Si au lieu de décacheter nos lettres ... » Il se récria, se prétendit offensé. Mais elle, avec tranquillité : « Je sais, je connais votre école, vous n'avouerez jamais... Voyons, pas de paroles inutiles, quel intérêt avez-vous à servir le coup d'État ? »<sup>83</sup>

C'est à bon escient qu'elle utilise la métaphore du jeu de cartes (« Jouons cartes sur table »), car cela a pour effet, non seulement de lui dire clairement qu'ils ne doivent rien se cacher, mais aussi de les mettre dans le même camp, puisqu'ils « jouent » ensemble, de par leurs intérêts communs. Puis, c'est avec « tranquillité » que Félicité continue son entreprise d'alliance. Quant aux « paroles inutiles », elle les refuse : seule doit être dite la vérité, dénuée d'embellissement ou de tromperie. Devant cette entreprise, Vuillet « confess[e] carrément » ce qu'il veut avoir en soutenant l'Empire. Le fait qu'il s'agisse d'une confession est révélateur de la place qu'il octroie à Félicité ; désormais, il se met sous sa coupe. Ce pacte d'honnêteté dans la fourberie lie Vuillet à Félicité : « Un traité d'alliance fut conclu, par lequel Vuillet s'engageait à n'ébruiter aucune nouvelle et à ne pas se mettre en avant, à la condition que les Rougon lui feraient avoir la clientèle du collège<sup>84</sup> ». Seuls leurs intérêts respectifs les unissent comme l'indique d'ailleurs l'emploi du conditionnel dans leur entente : « à la condition [...] lui feraient ».

L'autre personnage dont Félicité se fait un allié puissant est l'abbé Faujas, personnage clé de *La Conquête de Plassans*. Dans ce roman, ils travaillent tous deux à l'élection d'un député bonapartiste à Plassans. En effet, « [l]'abbé Faujas a été envoyé par le pouvoir bonapartiste, pour convertir la ville, légitimiste, à

---

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 263.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 264.

l'Empereur.<sup>85</sup> » Félicité est ainsi liée, par un objectif commun, au prêtre ; elle servira de conseillère au nouveau venu dans ce milieu hostile que Faujas ne connaît pas. Leur première rencontre a lieu chez Félicité et elle se déroule en deux temps : d'abord, Félicité laisse entendre à Faujas qu'ils sont dans le même camp politique, ensuite, elle lui fait comprendre qu'elle compte bien diriger les actions du prêtre.

Lorsque l'abbé Faujas pénètre chez-elle lors d'une soirée qui réunit toute la bonne société de Plassans, il ne sait pas encore qu'il a en Félicité une alliée précieuse. Elle doit le lui faire comprendre sans éveiller les soupçons. Tout se fait à l'intérieur de non-dits. Félicité doit dissimuler ses intentions, non pas à Faujas, mais aux habitués de ses soirées :

La vieille dame continua en riant, avec une intention particulière dans certains mots :

« Je vous connais plus que vous ne croyez, malgré vos soins à nous cacher vos vertus. On m'a parlé de vous ; vous êtes un saint, et je veux être votre amie... Nous causerons de tout ceci, n'est-ce pas ? car maintenant vous êtes des nôtres. »

L'abbé Faujas la regarda fixement, comme s'il avait reconnu dans la façon dont elle manoeuvrait son éventail quelque signe maçonnique. Il répondit en baissant la voix :

« Madame, je suis à votre entière disposition. »<sup>86</sup>

Cette scène dévoile deux intentions de Félicité. L'une est de magnifier Faujas aux yeux des autres. Le vocabulaire choisi par le narrateur pour introduire ce dialogue en apparence banal est clair : « Félicité sentit le peu de bienveillance de cet accueil [...] elle resta debout au milieu du salon, haussant le ton, forçant ses invités à entendre les compliments qu'elle adressait à Faujas. <sup>87</sup> » Ce désir de forcer ses invités à accepter

<sup>85</sup> Marie-Ange Voisin, « Ironie et dissimulation dans *La Conquête de Plassans* (le personnage de l'abbé Faujas) », *Les Cahiers naturalistes*, 1994, no 68, p. 63.

<sup>86</sup> *La Conquête de Plassans*, Pl., t. I, p. 949-950.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 949.

Faujas explique l'emphase que Félicité met sur les qualités de l'abbé « vos vertus », emphase allant jusqu'à l'hyperbole : « vous êtes un saint ». L'autre intention de Félicité est dirigée vers Faujas : il doit saisir qu'ils travaillent tous deux pour la même cause. Le vocabulaire ambigu de la scène s'explique par ce jeu auquel se livre Félicité avec Faujas. C'est avec « une intention particulière sur certains mots » qu'elle lui adresse la parole. Et Faujas comprend ses intentions « comme s'il avait reconnu [...] quelque signe maçonnique. » Le terme même de maçonnique est révélateur d'une association entre Faujas et Félicité à l'intérieur d'un petit groupe restreint d'initiés. Félicité prend soin de laisser deviner à l'abbé leur association, d'abord en mentionnant que Faujas le lui a été recommandé : « On m'a parlé de vous ». Le « On » renvoie ici à Eugène Rougon, même si ce dernier n'est pas mentionné dans leur conversation. Elle continue ensuite avec un verbe indiquant son intention de devenir une proche de l'abbé : « je *veux* être votre amie ». Finalement, elle conclut cette entreprise d'approche par l'affirmation nette de l'appartenance de Faujas à son groupe : « maintenant vous *êtes* des nôtres »<sup>88</sup>. Cette fois, le verbe utilisé (être, à l'indicatif présent) indique non plus une intention, mais un état de fait. Faujas est lié aux Rougon et à ceux qui travaillent pour l'Empire. D'ailleurs, l'abbé l'a parfaitement compris : « je suis à votre entière disposition. » Puisque Félicité et l'abbé Faujas se sont entendus, Félicité peut passer à la deuxième phase de son approche avec Faujas : elle doit le diriger pour qu'il réussisse dans ses desseins. Son ton change. Ayant pu réussir à s'isoler, ils peuvent se permettre de se parler sans artifices. Elle se lance alors dans une série de conseils, sans cacher au prêtre ce qu'elle pense de sa conduite depuis son arrivée à Plassans :

Tenez, excusez ma franchise, je trouve que vous tournez le dos au succès. Vous n'avez commis que des fautes, en allant vous loger chez mon gendre, en vous claquemurant chez vous, en portant une soutane qui fait la joie des gamins dans les rues.<sup>89</sup>

<sup>88</sup> Nous soulignons.

<sup>89</sup> *La Conquête de Plassans*, Pl., t. I, p. 961.

Son discours débute par l'énonciation de la règle qui s'établira entre eux dans leurs rapports : la « franchise ». Suit ensuite une énumération des « fautes » commises par l'abbé. Ne connaissant pas la ville, il a fait une première impression hautement négative, qu'il doit briser à tout prix s'il veut que sa politique triomphe. C'est pourquoi Félicité tient à lui dicter la bonne manière de procéder, qui est d'ailleurs formulée sur un mode impératif : « soyez aimable, plaisez aux femmes. Retenez bien ceci, plaisez aux femmes, si vous voulez que Plassans soit à vous.<sup>90</sup> »

Ainsi, l'abbé et Vuillet servent les intérêts de Félicité, dont ils deviennent les complices dans sa lutte politique contre Plassans. Elle les dirige sans détours, n'ayant pas besoin de les manipuler. L'utilisation de l'impératif dans les deux cas est révélatrice : Vuillet et Faujas doivent et vont l'écouter. D'ailleurs, une étude des arguments utilisés pour chacune de ces deux campagnes fait ressortir des ressemblances marquées. Dans les deux cas, Félicité indique clairement qu'elle est dans le même camp et que leurs intérêts respectifs sont communs, ou que du moins, ils dépendent du même régime politique. Leur allégeance politique en fait des alliés naturels, et c'est ce que rappelle Félicité à Vuillet et à Faujas pour les convaincre de s'allier à la cause des Rougon. Le deuxième argument va de pair avec le premier. Puisqu'ils ont les mêmes intérêts et que les Rougon ont déjà une influence déterminante sur la ville, Félicité leur offre la possibilité de les aider à obtenir ce qu'ils désirent : « les Rougon lui (à Vuillet) ferait avoir la clientèle du collègue<sup>91</sup> » ; « Je profiterai de vos bons conseils<sup>92</sup> » (Faujas parle à Félicité). On le voit, l'alliance

---

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 961 (Nous tenons à souligner ici le caractère balzacien d'une telle leçon, pensons au discours de Madame de Beauséant à Eugène de Rastignac dans *Le Père Goriot* : « Voyez-vous, vous ne serez rien ici si vous n'avez pas une femme qui s'intéresse à vous [...] A Paris, le succès est tout, c'est la clef du pouvoir. Si les femmes vous trouvent de l'esprit, du talent, les hommes vous le croiront, si vous ne les détrompez pas » (Honoré de Balzac, *Le Père Goriot*, Le Livre de Poche, 1961, p.132-133-134). La question d'une parenté entre Félicité et l'univers balzacien sera abordée dans notre quatrième chapitre.

<sup>91</sup> *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 264.

<sup>92</sup> *La Conquête de Plassans*, Pl., t. I, p. 961.

avec Vuillet et Faujas repose sur des intérêts communs. chacun y trouvant son compte. L'espace de connivence a donc été rapidement et naturellement circonscrit par chacun des protagonistes ; Vuillet et Faujas ont par ailleurs spontanément accepté la direction de Félicité, conscients de son savoir et de son pouvoir<sup>93</sup> sur Plassans.

Mais les alliances ne sont pas toujours aussi faciles à conclure et dans la plupart des cas, Félicité doit user de stratégies plus complexes où la part faite au mensonge est grande. Femme de parole, Félicité va devoir user de ressorts rhétoriques puissants pour s'unir avec ceux et celles qui serviront sa cause. Nous l'avons montré plus haut, le premier à faire les frais de ces manœuvres duplices est Pierre Rougon, son mari.

### 2.3 Victoire de Félicité sur son époux : étude d'une parole triomphante

Dans *La Fortune des Rougon*, Félicité mène une lutte contre son mari pour réussir à dominer le ménage. Lors du point culminant du combat entre les deux époux, Félicité use d'intimidation et de peur pour vaincre Pierre. Félicité qui, hormis Vuillet, comme nous l'avons vu précédemment, est seule à avoir lu la lettre d'Eugène décide de diriger Pierre tout en se vengeant de lui. Elle n'a pas pardonné à son mari de ne pas lui avoir fait confiance et de lui avoir caché le plan d'Eugène : « Toute sa petite personne exprimait une volonté implacable. Elle allait enfin se venger des cachotteries de Pierre, le tenir sous ses pieds, assurer à jamais sa toute-puissance au logis.<sup>94</sup> » La supériorité de la parole de Félicité et son extraordinaire hypocrisie culminent dans cette scène où le désir de victoire politique s'accompagne de la vengeance de l'épouse sur son mari. Cette deuxième victoire fait de Félicité le

<sup>93</sup> Sur ces notions de savoir et de pouvoir, voir chapitre IV, p. 71 et suivantes.

<sup>94</sup> *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 264.

nouveau maître de Plassans, par l'intermédiaire de Pierre qui désormais, sera à ses ordres : « Elle (Félicité) prive Pierre de son pouvoir et le met à ses pieds, ne laissant aucun doute à la fin du texte que le triomphe des Rougon est en fait son œuvre<sup>95</sup> ». Or, pour le vaincre, elle commence par le terrifier dans une joute sans merci l'accablant par la perspective d'une déchéance prochaine.

C'était un coup de scène nécessaire, une comédie dont elle goûtait à l'avance les railleries profondes, et dont elle mûrissait le plan avec des raffinements de femme blessée.

Elle trouva Pierre couché, dormant d'un sommeil lourd ; elle approcha un instant la bougie, et regarda, d'un air de pitié, son visage épais, où couraient par moments de légers frissons ; puis elle s'assit au chevet du lit, ôta son bonnet, s'échevela, se donna la mine d'une personne désespérée, et se mit à sangloter très haut.

« Hein! qu'est-ce que tu as, pourquoi pleures-tu ? » demanda Pierre brusquement réveillé.

Elle ne répondit pas, elle pleura plus amèrement.

« Par grâce, réponds, reprit son mari que ce muet désespoir épouvantait [...] »

Elle fit signe que non ; puis, d'une voix éteinte :

« Je viens de l'hôtel Valqueyras, murmura-t-elle. Je voulais demander conseil à M. de Carnavant. Ah! Mon pauvre ami, tout est perdu. »<sup>96</sup>

Avant même de dire quoi que ce soit, en comédienne rodée, Félicité met en scène toute sa personne. C'est par « un coup de scène nécessaire, une comédie » qu'elle parvient à ses fins. Ce vocabulaire théâtral pose toute la scène qui suit dans un registre théâtral : elle se “costume” («ôta son bonnet, s'échevela»), se “grime” (« se donna la mine d'une personne désespérée »), exagère ses sentiments (« se mit à sangloter très haut »). L'illusion doit être totale pour que Pierre se laisse gagner par la panique, feinte, de Félicité. Par ses larmes et son habile mise en scène, elle affole Pierre qui, dès lors, perd toute raison pour se laisser aller à une colère désespérée. La

<sup>95</sup> Jurate D. Kaminskas, « Structures parasitaires dans la trilogie de Plassans », *Les Cahiers naturalistes*, no 74, 2000, p. 36.

<sup>96</sup> *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 264-265.

parole de Félicité est donc théâtralisée. C'est néanmoins par un « muet désespoir » qu'elle débute son offensive. Étant un personnage de parole, un tel silence de sa part ne peut qu'augmenter la panique de Pierre Rougon, déjà fortement ébranlé par les rumeurs prédisant le retour des Républicains dans la ville. Puis, elle annonce dans un murmure leur défaite, continuant de faire peu de bruit, laissant à Pierre toute latitude pour se révolter bruyamment : « Alors, comme il arrive aux poltrons, Pierre s'emporta. C'était la faute du marquis, la faute de sa femme, la faute de toute sa famille.<sup>97</sup>»

Son offensive se déroule ensuite en quatre moments. Les deux premiers viennent marteler Pierre pour mieux l'anéantir : Félicité exploite la fragilité financière dans laquelle les a plongés leurs manœuvres ainsi que l'arrivée hypothétique prochaine des insurgés. Rappelons que lorsque les Rougon ont décidé de tenir un salon pour accueillir les réactionnaires, ils se sont lancés dans des dépenses abyssales :

Les Rougon, en effet, devaient de tous les côtés. L'espérance d'un succès prochain leur avait fait perdre toute prudence. Depuis le commencement de 1851, ils s'étaient laissés aller jusqu'à offrir, chaque soir, aux habitués du salon jaune, des verres de sirop et de punch [...] Pierre avait, de plus, mis un quart de son capital à la disposition de la réaction, pour contribuer à l'achat des fusils et des cartouches.<sup>98</sup>

Pierre comprend que leur seule chance de rembourser leurs dettes est dans la victoire de Napoléon III. Mais ce qui l'achève est la menace de l'arrivée imminente des insurgés. La peur le terrasse alors et il tombe aux pieds de Félicité, qui goûte enfin les joies de la vengeance :

---

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 265.

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 266.

Ce gros homme fondait aisément en larmes, en larmes douces, intarissables, qui coulaient de ses yeux sans efforts. Il s'opérait en lui une réaction fatale. Toute sa colère le jetait à des abandons, à des lamentations d'enfant. Félicité, qui attendait cette crise, eut un éclair de joie, à le voir si mou, si vide, si aplati devant elle.<sup>99</sup>

Dans cet état lamentable, Pierre ne peut plus résister à son épouse. Elle se permet une dernière pointe, chargée d'ironie, pour le plier totalement à sa volonté :

Tu ne m'as pas mise au courant de tes affaires, n'est-ce pas ? J'ignore tout, je ne puis même pas te donner un conseil... D'ailleurs, tu as bien fait, les femmes sont bavardes quelquefois, et il vaut cent fois mieux que les hommes conduisent la barque tout seuls.<sup>100</sup>

Félicité laisse croire à Pierre qu'elle lui donne raison de l'avoir tenu à l'écart de son plan, tout en insistant sur le fait qu'elle ne connaît pas les instructions de leur fils Eugène. En faisant cela, elle s'assure une autorité incontestée sur son mari, qui ignore qu'elle sait tout et qui ne pourra qu'être impressionné par la justesse de conseils qu'il croit être donnés sans connaissances de la situation. Et puis, en se réappropriant les mots que Pierre utilisait pour l'exclure de ses projets, Félicité accentue le mépris qu'il lui démontrait. Écrasé par le regret et par la peur, il confie tout du plan d'Eugène allant, comble de l'ironie, jusqu'à lui lire les lettres de son fils, que Félicité consulte en cachette depuis des mois :

Et, tout d'un coup, il (Pierre) se confessa. Il parla des lettres d'Eugène, il expliqua ses plans, sa conduite, avec la loquacité d'un homme qui fait son examen de conscience et qui implore un sauveur [...] Elle (Félicité) écoutait, avec la roideur rechignée d'un juge. Au fond, elle goûtait des jouissances exquises ; elle le tenait donc enfin, ce gros sournois [...] il étala les lettres sur la

---

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 267.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 268.

table de nuit, se recoucha, en lut des pages entières, la força à en parcourir elle-même.<sup>101</sup>

Maintenant que Pierre, « accept[e] les conditions les plus dures <sup>102</sup>» pour qu'elle sauve la situation, Félicité se permet une dernière hypocrisie, afin que son mari lui vœue une confiance absolue : « Un secret pressentiment, disait-elle, l'avertissait que les insurgés étaient encore loin. <sup>103</sup>» La véritable raison pour laquelle elle peut se permettre d'être confiante par rapport à un éventuel retour des insurgés, ce n'est bien sûr pas à cause d'un « pressentiment », mais bien parce que seule Félicité a lu la lettre de son fils aîné que Vuillet lui a remise. En choisissant plutôt de donner à son intuition tout le mérite, elle s'attribue un pouvoir occulte, qui lui confèrera auprès de Pierre le statut de toute-puissante : « il (Pierre) sentait derrière lui Félicité, aux mains de laquelle l'avait jeté la crise de la nuit, et il se serait laissé pendre en disant : “ Ça ne fait rien, ma femme va venir me décrocher. ”<sup>104</sup> ». La revanche de Félicité a eu l'effet escompté : parce qu'elle a terrifié son mari, Félicité prend le « contrôle » de son ménage, elle devient castratrice. Sur ce point précis, la formule « Elle goûtait des jouissance exquises » redit, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, à quel point Félicité déplace ses pulsions sexuelles dans la parole politique et de manigance. Félicité domine Pierre. Rien d'étonnant à ce que, dans *La Conquête de Plassans*, Pierre n'apparaisse que lors de la soirée dans le salon vert de sa femme. Il se contente de serrer la main de l'abbé Faujas, laissant à son épouse le soin d'agir selon les vœux d'Eugène. Il n'est plus qu'un complice obéissant à la véritable figure d'autorité du couple, Félicité.

Si Félicité choisit parfois d'attaquer directement pour déstabiliser et effrayer son adversaire, elle établit très souvent un climat de confiance, pour pouvoir contrôler

<sup>101</sup> *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 268-269.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 269.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 269.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 281.

l'autre en douceur, sans que ses passions et ses désirs ne soient perceptibles. Si, dans *La Fortune des Rougon*, il s'agit pour Félicité d'utiliser son mari, dans *La Conquête de Plassans*, Félicité n'hésite pas à instrumentaliser sa fille en « pouss[ant] ouvertement Marthe vers l'abbé Faujas<sup>105</sup> ». Comme le rappelle Micheline Van Der Beken, ce dernier, après avoir compris le bien fondé du conseil de Félicité sur la nécessité de se servir des femmes « s'applique à se l'attacher [Marthe], dans le but de se servir d'elle à des fins politiques<sup>106</sup> ». Ainsi, pendant de longues soirées, met-il en pratique le conseil donné par Félicité<sup>107</sup> :

il (Faujas) parlait souvent charité. Marthe était très bonne ; les larmes montaient à ses yeux, au récit de la moindre infortune. Lui, paraissait se plaire, à la voir ainsi frissonnante de pitié ; il avait chaque soir quelque nouvelle histoire touchante, il la brisait d'une compassion continue qui la faisait s'abandonner [...] Alors elle lui appartenait, il aurait fait d'elle ce qu'il aurait voulu<sup>108</sup>.

Lorsque des jeunes filles de Plassans sont impliquées dans une affaire de débauche avec des personnages haut placés, Faujas encourage Marthe à promouvoir un projet de crèche pour les jeunes filles, l'*Oeuvre de la Vierge* : « Il s'agissait d'une sorte de crèche pour les filles d'ouvriers, pour celles qui ont de huit à quinze ans, et que les parents sont obligés de laisser seules au logis, en se rendant à leur ouvrage [...] De cette façon, les pauvres enfants grandissaient loin du vice<sup>109</sup> ». Marthe est enthousiasmée par le projet que Faujas la pousse lentement à mettre sur pied : « Il faudrait, pour conduire à bien une telle œuvre, un cœur maternel, chaud, tout

---

<sup>105</sup> Adolfo Fernandez-Zoïla, « Effets de pouvoir et espaces de deux folies à Plassans », *Les Cahiers naturalistes*, 1984, no 58, p. 46.

<sup>106</sup> Micheline Van Der Beken, *Zola, Le dessous des femmes*, p. 64.

<sup>107</sup> Ce conseil est, rappelons-le, « Retenez bien ceci, plaisez aux femmes, si vous voulez que Plassans soit à vous » (*La Conquête de Plassans*, Pl., t. I, p. 961).

<sup>108</sup> *La Conquête de Plassans*, Pl., t. I, p. 974.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 975.

dévoué<sup>110</sup> ». Elle accepte de s'en occuper et, dès le lendemain, se rend chez sa mère pour profiter de ses conseils. Celle-ci comprend que Faujas est à l'origine de ce déploiement d'énergie : « C'est une idée de l'abbé Faujas ça<sup>111</sup> ». Marthe est venue chercher de l'aide chez sa mère et c'est exactement ce que sa mère voulait. Comme le rappelle Adolfo Fernandez-Zoïla, « [e]lle (Félicité) encourage l'œuvre de bienfaisance devant protéger les jeunes filles en péril, suggérée par l'abbé, dont Marthe sera l'abeille ouvrière et elle-même la reine mère qui suit de loin, en arrière plan, les ébats<sup>112</sup>. » Sa stratégie est différente de celle dont elle use contre son époux : elle cherche à mettre sa fille en confiance, à l'aider en lui donnant un peu de sa force, c'est-à-dire de ses mots. La vieille Mme Rougon reçoit sa fille avec bienveillance (« la vieille dame hochait la tête en souriant<sup>113</sup>»), puis elle approuve son projet avec un enthousiasme débordant, pour lui insuffler un peu de son énergie et de sa volonté : « Eh bien ! ma chérie, tu as raison ! il faut t'occuper<sup>114</sup> ». Cette affirmation doit rassurer Marthe sur la pertinence de son projet et lui donner l'encouragement nécessaire, alors que l'emploi de deux points d'exclamation insiste sur le fait que Félicité veut transmettre sa détermination à Marthe. Celle-ci étant déjà décidée à appuyer l'abbé Faujas, sa mère n'a qu'à la rassurer et à lui indiquer, de manière efficace, les bons arguments à utiliser pour convaincre à son tour les bonnes dames de Plassans : « Je t'aiderai de mes conseils, si tu y consens [...] Et si tu te trouvais embarrassée, viens me consulter<sup>115</sup> ». Ainsi, Marthe, apôtre de sa mère, ira chez les femmes influentes de Plassans apporter la bonne parole de Félicité. En effet, un dernier aspect de la parole de Félicité Rougon permet de vraiment cerner toute l'étendue de sa puissance : la façon dont Félicité délègue sa parole pour parvenir à ses fins. Pour convaincre les bourgeoises de la ville de parrainer l'Oeuvre de la Vierge, Félicité dicte à sa fille le discours qu'elle doit tenir et l'attitude à adopter :

---

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 975.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 976.

<sup>112</sup> Adolfo Fernandez-Zoïla, *loc. cit.*, p.46.

<sup>113</sup> *La Conquête de Plassans*, Pl., t. I, p. 976.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 976.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 977.

Dis au contraire bien haut que je ne puis être du comité, que je t'ai refusé, en prétextant des occupations. Laisse entendre même que je n'ai pas foi dans ton projet... Cela décidera ces dames tu verras [...] Vois Mme Rastoil, [...] ; vois également Mme Paloque, mais la dernière ; elle sera flattée, elle te servira plus que toutes les autres.<sup>116</sup>

C'est ainsi que Marthe peut compter sur l'appui des femmes influentes de Plassans, sans que sa mère ait eu à se mettre de l'avant.

Ce n'est que beaucoup plus tard, pour son dernier combat, lorsque la France est à nouveau républicaine et que Félicité n'est plus que la « reine déchue » du Second Empire à Plassans, qu'elle utilise à nouveau la tactique d'intimidation qu'elle avait employée pour vaincre Pierre. Elle le fait pour convaincre sa petite-fille Clotilde et Martine, la servante de son fils Pascal, de lui laisser l'accès aux dossiers que Pascal a écrits et compilés au cours de sa vie. *Le Docteur Pascal*, qui clôt le cycle des *Rougon-Macquart*, est aussi celui de la dernière bataille de Félicité pour fixer définitivement la gloire acquise par la famille Rougon tout au long du Second Empire. La très vieille femme, qui ne semble pourtant pas avoir vieilli depuis *La Fortune des Rougon* (« Malgré ses quatre-vingts ans, elle venait de monter l'escalier avec une légèreté de jeune fille ; et elle restait la cigale brune, maigre et stridente d'autrefois<sup>117</sup> »), lutte ici contre un dernier obstacle, son fils Pascal qui a consigné de terribles notes sur l'hérité de la famille des Rougon-Macquart, du moins, dans la perspective de Félicité : « Il ne restait que les dossiers, les abominables dossiers, menaçant cette légende triomphale des Rougon qu'elle avait mis sa vie entière à créer »<sup>118</sup>. Toutes les actions de Félicité dans le roman tendent donc vers ce but : détruire les notes qui décrivent par le menu les tares des deux branches de la famille.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 977.

<sup>117</sup> *Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 924.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 1193.

Pour faire disparaître les terribles notes, elle va tenter de se servir des deux femmes qui entourent Pascal<sup>119</sup> (soit Clotilde et Martine). Le désir de Félicité de brûler les preuves accablantes d'un passé et d'un présent honteux doit rester caché si elle veut pouvoir compter sur les deux femmes. Cachée derrière le masque de la grand-mère bienveillante, elle joue sur le bon cœur, la piété et l'amour que Clotilde et Martine portent à Pascal. Elle commence son attaque en faisant une brèche dans la confiance absolue que les deux femmes vouent au docteur. Pour se faire, elle rapporte des propos calomnieux qui courent sur lui au village :

Que fabrique-t-il donc, mon Dieu ! Tu sais qu'il se fait le plus grand tort, avec sa drogue nouvelle. On m'a raconté que, l'autre jour, il avait encore failli tuer un de ses malades [...] Oui, parfaitement ! les bonnes femmes en disent bien d'autres... Va les questionner, au fond du faubourg. Elles te diront qu'il pile les os de mort dans du sang de nouveau-né.<sup>120</sup>

Voyant que de telles énormités ne font qu'enrager Clotilde et Martine sans que cela ne fasse avancer ses projets, elle attend un peu avant de lancer sa vraie offensive : attaquer les deux femmes sur la question du salut éternel et de la religion. En effet, dès le début du roman, on apprend que Clotilde est prise d'une ferveur religieuse aussi forte que récente<sup>121</sup>, ferveur alimentée par Martine, dévote de toujours. Félicité utilise donc la menace de l'enfer pour les terrifier et les convaincre de l'aider : « c'est un crime, au point de vue de la religion, que de le (Pascal) laisser se damner ainsi [...] vous ne l'aimez pas, vous deux (Martine et Clotilde), qui avez le bonheur de croire,

---

<sup>119</sup> Si le lien qui unit Pascal et Clotilde est évident puisqu'ils sont parents (oncle-nièce), celui entre Martine et le docteur pourrait sembler moins certain. Mais, comme l'indique Claudie Bernard, Martine « relève de la famille au sens latin de *familia* » (Claudie Bernard, « Cercle familial et cycle romanesque dans *Le Docteur Pascal* », *Les Cahiers naturalistes*, no. 67, 1993, p. 125) puisqu'elle est décrite par le narrateur comme vouant à Pascal « une singulière maternité » (*Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 1115, cité par Claudie Bernard).

<sup>120</sup> *Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 926.

<sup>121</sup> Selon Colette Becker, cette soudaine piété s'explique par le fait que Zola a voulu faire de Clotilde l'incarnation du « néo-mysticisme, la renaissance idéaliste de la fin du siècle, la jeune génération néo-catholique qui reproche à la science des promesses non tenues » (« *Le Docteur Pascal* : autofiction. L'impossible quête de l'équilibre », *Excavatio*, vol. IV, 1994, p. 61).

puisque vous ne faites rien pour qu'il rentre dans la vraie route<sup>122</sup> ». Son discours pourrait apparaître comme celui d'une mère inquiète pour le salut de l'âme de son fils mais renseigne rapidement le lecteur sur les véritables intentions de la vieille femme : « ces dossiers abominables, elle les voyait, la nuit, dans ses cauchemars, étaler en lettres de feu les histoires vraies, les tares physiologiques de la famille, tout cet envers de sa gloire qu'elle aurait voulu à jamais enfouir, avec les ancêtres déjà morts<sup>123</sup> ». Les dossiers, avec leurs « lettres de feu », représentent pour Félicité l'enfer absolu. Toutes ses luttes pour faire triompher le nom de la famille Rougon n'auraient servi à rien. Du même coup, la vieille femme perdrait sa position enviable à Plassans. C'est d'ailleurs par un feu purificateur que ce fléau diabolique, la vérité scientifique, sera détruit. La vérité dévoilée concernant sa famille est de ce fait le dernier obstacle au paradis sur Terre (à Plassans) que construit depuis tant d'années Félicité. Une certaine ironie se loge dans cette inversion : les manipulations de Félicité étant le résultat non seulement d'un désir de gloire, mais aussi de la crainte d'une déréliction sociale.

Pour obtenir les documents que son fils a amassés sur les Rougon et les Macquart depuis des années, Félicité doit prendre possession de la clé de l'armoire où ils sont rangés. Or, après avoir tenté d'effrayer Martine et Clotilde, comme nous venons de le montrer, elle décide cette fois de ne faire équipe qu'avec Martine. En effet, la relation amoureuse qui se développe entre Pascal et Clotilde, rend une connivence avec la jeune fille impossible. Par contre, cet amour permet un rapprochement avec Martine puisque la vieille fille se sent délaissée par le maître qu'elle a toujours servi, comme le fait remarquer Jurate D. Kaminskas : « L'hostilité de Martine est évidemment la manifestation extérieure de la jalousie [...] Clotilde

---

<sup>122</sup> *Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 931.

<sup>123</sup> *Ibid.*, p. 929.

n'est perçue comme une rivale que lorsqu'elle et Pascal deviennent amants<sup>124</sup>». Félicité profite de la faille qui s'est ouverte dans ce petit coin de tranquillité et s'allie Martine contre sa petite-fille et son fils : « Félicité la (Martine) traitait en confidente, en fille dévouée, aujourd'hui de la famille, à laquelle on pouvait tout dire<sup>125</sup> ». Cette mise en scène sert Félicité car cela lui permet de « causer et tirer d'elle (Martine) des renseignements, avant d'entrer dans la maison.<sup>126</sup> » C'est en gagnant la confiance de Martine que Félicité peut être renseignée, et, ultimement, réussir à détruire enfin les dossiers incriminant pour sa famille ; Martine, devenue sa complice, l'aidera en effet à se débarrasser des dossiers de Pascal : « Dépêchons, dépêchons, Martine ! aidez-moi !<sup>127</sup> ». L'emploi de l'impératif montre la main mise qu'elle a sur Martine et la rage de destruction qui l'habite. Quant aux arguments que Félicité utilise, ils sont en substance les mêmes qu'au début du roman. Elle insiste sur le fait que Pascal se damne par ses expériences qui l'éloignent de Dieu. Martine, déjà convaincue une première fois, se laissant bercée par l'apparente bonté de Félicité à son égard, acceptera jusqu'à la fin d'être l'instrument de la vieille femme.

On le voit, ce qui fait de Félicité un personnage aussi puissant, c'est qu'elle met à profit d'autres discours que le sien et qu'elle « prête » son éloquence. Elle ne défend aucun des discours dominants de l'époque (à savoir la science d'un côté et la religion de l'autre, mais les utilise tour à tour). Elle en use à des fins personnelles, sans faire sienne une quelconque idéologie dominante. Toujours à l'affût, Félicité ne se laisse pas enchaîner par un discours particulier qui l'empêcherait de naviguer à sa guise.

---

<sup>124</sup> Jurate D. Kaminskas, « Concepts du Bonheur dans *Le Docteur Pascal* », *Excavatio*, vol. IV, 1994, p. 27.

<sup>125</sup> *Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 1044.

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 1044.

<sup>127</sup> *Ibid.*, p. 1198.

### 2.3 Parole Dynamique : Circulation, Rumeurs, Prêts

Plusieurs romans du cycle présentent des personnages fervents d'intrigues et amateurs de rumeurs<sup>128</sup>. Nous n'avons qu'à penser au *Ventre de Paris*, roman dans lequel la chute du héros, Florent<sup>129</sup>, est précipitée par les commères des Halles, qui, à coups de potins et de ragots, transforment Florent en personnage manipulateur et dangereux, qu'il est louable et « honnête » de livrer à la justice. Au centre de ce vaste mouvement de rumeurs et de bruits, un personnage incarne toute la rage et l'appétit des « cancans », Mlle Saget. Elle se nourrit et absorbe les commérages, qui constituent le seul réel plaisir de sa vie médiocre :

-Qu'est-ce que vous lui aviez donc dit ? Demanda la vieille fille (Mlle Saget), toute frétilante, enchantée d'apprendre que les deux femmes s'étaient disputées. [...] Et le cousin, qu'est-ce qu'il a dit ? demanda méchamment Mlle Saget.<sup>130</sup>

Dans son article « Comestibles et commérages dans *Le Ventre de Paris* », Pauline Walh Willis ne manque pas d'ailleurs de remarquer, comme nous l'avons souligné pour Félicité, toute la charge de désir presque sexuel relié à la découverte de rumeurs à répandre :

il (le commérage) se fabrique sur une chaîne [...] sa possession provoque tout à la fois l'assouvissement temporaire du désir et le désir d'en posséder toujours plus. Ce dernier aspect du commérage est d'ailleurs bien mis en valeur par la

<sup>128</sup> Dans son ouvrage *Zola : les fortunes de la fiction*, Chantal Pierre-Gnassounou parle de ces femmes « d'intrigues » qui « constitue[nt] un véritable paradigme [...] il (Zola) ne développera cette figure qu'au travers de quelques personnages : Clorinde Balbi, Mélanie Correur, Sidonie Rougon, Félicité » (Paris, Nathan, 1999, p. 30-31).

<sup>129</sup> Beau-frère de Lisa Macquart, Florent a été envoyé au bagne pour avoir participé bien malgré lui aux « journées de Décembre » (*Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 606). Il revient à Paris après s'être échappé et vit chez son frère et sa belle-sœur sous une fausse identité.

<sup>130</sup> *Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 677-678.

densité du vocabulaire sexuel qui décrit Mlle Saget au moment de découvrir l'identité de Florent.<sup>131</sup>

En effet, le vocabulaire utilisé par Zola exprime avec force le plaisir éprouvé par Mlle Saget : « une jouissance la portait, comme un souffle plein de caresses chatouillantes. Elle savait donc enfin! Depuis plus d'une année qu'elle brûlait, voilà qu'elle possédait Florent, tout entier [...] elle poussait de petits soupirs pâmés<sup>132</sup> ». Un autre personnage incarne cette jouissance perverse des commérages. Il s'agit de la propre fille de Félicité, Sidonie Rougon, personnage effacé mais essentiel dans l'économie narrative du roman *La Curée*. C'est par elle que Aristide Saccard est présenté à sa future femme, la belle Renée. Elle est au courant de tout ce qui se trame, de toutes les jeunes filles à marier. Sidonie se construit donc au sens littéral du terme de ses cancans, puisque Zola n'hésite pas à la décrire comme « un véritable répertoire vivant » :

elle (Sidonie) le faisait d'abord par un goût des affaires véreuses, un amour de la chicane [...] Mais le gain le plus clair était encore les confidences qu'elle recevait partout et qui la mettaient sur la piste des bons coups et des bonnes aubaines. Vivant chez les autres, dans les affaires des autres, elle était un véritable répertoire vivant d'offres et de demandes.<sup>133</sup>

Si Mlle Saget représente l'archétype de la méchante langue, tirant plaisir du malheur des autres, déversant son fiel sur les plus faibles qu'elle, Sidonie Rougon est plus complexe. La description qu'en fait le narrateur est d'ailleurs incomplète, il laisse le mystère planer sur ses activités, préférant ne donner que des bribes d'informations, pour bien fixer le personnage dans le domaine de l'ombre, des manigances sans fins.

<sup>131</sup> Pauline Walh Willis, « Comestible et commérages dans *Le Ventre de Paris* », *Excavatio*, 2001, vol. XIV, p. 72. Nous retrouvons ici le même genre de déplacement du désir sexuel que Félicité possède et dont nous avons parlé dans le premier chapitre. Seulement, si Félicité a déplacé son désir vers la politique, Mlle Saget le fait vers les rumeurs, le commérage. D'où le fait que ce personnage ne peut avoir une destinée aussi importante que celle de Félicité dans le cycle.

<sup>132</sup> *Le Ventre de Paris*, Pl., t. I, p. 821-822.

<sup>133</sup> *La Curée*, Pl., t. I, p. 370.

Mais si Sidonie est un personnage intéressant par le mystère qui l'entoure, ses activités se limitent principalement à arranger des mariages et des rencontres entre des amants dans son arrière-boutique. Aucune de ces deux femmes n'utilise les ragots comme le fait Félicité, qui puise dans ce mouvement de la parole la force qui pourrait lui manquer autrement, comme nous allons le voir.

Dans *La Fortune des Rougon*, Félicité utilise le caractère clos de la ville de Plassans pour fonder son pouvoir :

Elle (Félicité) l'accompagna (Pierre) jusqu'au premier étage, en lui faisant ses dernières recommandations : il ne devait rien perdre de son attitude courageuse, quelle que fût la panique ; il fallait fermer les portes plus hermétiquement que jamais, laisser la ville agoniser de terreur dans ses remparts [...].<sup>134</sup>

Les commérages s'y propagent d'autant plus rapidement qu'ils le sont en circuit fermé. C'est pour la même raison d'ailleurs qu'il est pour elle fondamental que les travaux de Pascal sur les Rougon et les Macquart ne soient jamais divulgués : les révélations auraient tôt fait de traverser tout Plassans.

Dans *La Conquête de Plassans*, Félicité, après avoir aidé l'abbé Faujas à gravir les échelons dans la société bourgeoise de Plassans, l'abandonne aux médisances lorsque celui-ci ne lui est plus d'aucune utilité. En restant en retrait des actions de l'abbé, en s'effaçant, elle laisse tout l'odieux à Faujas, sans jamais révéler que c'est elle qui le dirigeait dans l'ombre : « La vérité était que Mme Rougon avait soufflé à son mari un plan fort ingénieux. Il s'agissait d'évincer l'abbé pour bénéficier de son succès [...] Félicité, dès lors, attendit<sup>135</sup> ». Ici, Félicité attend patiemment que les ragots aient fait leur œuvre de destruction, c'est-à-dire qu'elle use de sa parole

<sup>134</sup> *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 276.

<sup>135</sup> *La Conquête de Plassans*, Pl., t. I, p. 1171.

autant que de celle des autres. Ce que montre ainsi Zola au travers de Félicité, mais aussi de Sidonie et de Mlle Saget, c'est que ces personnages, qui sont des femmes notons-le, ont une identité extrêmement mobile car elles ne sont que discours. Elles changent en fonction des nécessités et des discours du moment. Néanmoins, ces femmes de la parole, après avoir joui du plaisir d'entendre, jouissent tout autant dans la divulgation des secrets révélés. La complexité de ces personnages vient justement qu'elles sont à la fois des êtres de la rétention (d'informations) et de la révélation. C'est dans ce va-et-vient que se loge chez elles un plaisir presque sexuel comme le laissent penser les nombreuses correspondances entre la parole et l'acte sexuel. Nous avons déjà cité les « jouissances exquises » que goûte Félicité lorsque Pierre croit lui révéler les plans d'Eugène ainsi que la « jouissance » que ressent Mlle Saget lorsqu'elle apprend enfin la véritable identité de Florent. Quant à Sidonie Rougon, lorsqu'elle assiste enfin à la scène entre Saccard, Renée et l'amant de celle-ci (qui n'est autre que Maxime, le fils de Saccard), elle se cache « pour jouir du drame<sup>136</sup> » qu'elle a elle-même provoqué en dénonçant Renée à Saccard. C'est trois femmes présentent donc un type de personnage où la sexualité s'est déplacée dans la parole, les rumeurs et le contrôle que leur procure le fait de retenir ou divulguer les renseignements qu'elles ont recueillis. Le pouvoir qu'elles détiennent vient de ce qu'elles contrôlent les informations et peuvent ainsi influencer sur le cours des événements. Cependant, comme nous l'avons déjà brièvement mentionné dans le chapitre un au sujet de Félicité, si Sidonie Rougon et Mlle Saget n'en tirent que le plaisir d'un contrôle mesquin sur leurs proches, Félicité, elle, a déplacé ses pulsions sexuelles vers une parole servant une cause politique. De là le fossé séparant sa vie bourgeoise de celles plutôt pauvres des deux autres femmes. Félicité a compris que, pour réussir de manière éclatante, les rumeurs doivent servir un but plus haut que celui de pouvoir détruire à loisir la vie de ses proches.

---

<sup>136</sup> *La Curée*, Pl., t. I, p. 577.

Parole hypocrite, capacité à toujours rester en retrait, dans l'ombre de ses proches, Félicité semble occuper une place particulière dans le cycle et par rapport au second Empire. N'oublions pas qu'elle survit à l'Empire et que sa gloire est non seulement intacte mais même plus grande que jamais. Car au-delà de sa parole, Félicité est liée à l'époque tant critiquée par Zola même si elle y échappe, notamment par sa réussite. Le chapitre III sera donc consacré à l'étude de la position ambiguë que Félicité occupe à l'intérieur de l'univers des *Rougon-Macquart*.

## CHAPITRE III

### POSITION DE FÉLICITÉ DANS LE CYCLE DES *ROUGON-MACQUART*

Comme nous l'avons vu au précédent chapitre, Félicité Rougon déploie une énergie remarquable pour mettre en place une parole hypocrite et manipulatrice. Pour que cette parole permette à Félicité de triompher, il est nécessaire qu'elle puisse se répandre dans les milieux influents de Plassans, surtout au moment critique où les époux Rougon se lancent en politique pour dominer Plassans. Et pour que les Rougon puissent se venger des bourgeois de Plassans en « écras[ant], toutes ces belles promeneuses du Mail qui toisent dédaigneusement [s]es robes de laine <sup>137</sup>», Félicité et Pierre doivent pouvoir afficher leur nouvelle richesse et leur gloire. Pour ces raisons, les Rougon tiendront salon, à la manière bourgeoise, durant l'époque précédant l'arrivée du Second Empire puis durant l'Empire. Ces deux salons, respectivement le jaune et le vert, sont indissociables des réussites politiques et sociales de Félicité. Leur analyse permet de comprendre la situation qu'occupe Félicité dans la ville que ce soit à la fin de 1851 ou durant le règne de Napoléon III.

#### 3.1 Espace social et politique: les salons de Félicité

« La légende de ses deux salons [...] s'embellissait du recul des époques disparues » (Émile Zola, *Le Docteur Pascal*)

---

<sup>137</sup> *La Fortune des Rougon*, Pl., t. 1, p. 86.

Depuis la Renaissance, les salons ont eu dans l'histoire de la France une très grande importance tant au niveau intellectuel, culturel que politique. Dans son ouvrage sur le boudoir au XVIII<sup>e</sup> siècle, équivalent du salon au XIX<sup>e</sup> siècle, Michel Delon écrit : « Le boudoir [qui] apparaît au début du XVIII<sup>e</sup> siècle [...] ajoute rapidement l'idée d'un luxueux recoin d'amour <sup>1</sup> ». L'idée même de boudoir, plutôt que de salon, accentue l'intimité et le secret de cet espace social restreint. C'est pourquoi les révolutionnaires de 1789 stigmatisent cet espace, car ainsi que le remarque M. Delon :

Le boudoir prétend concrétiser un fantasme, faire exister un espace de pure sensualité et de parfait plaisir, il peut s'ouvrir au vertige de la transgression. La littérature pamphlétaire qui précède et accompagne la Révolution se sert de tels arguments pour illustrer les turpitudes de la Cour et les méfaits du libertinage aristocratiques<sup>2</sup>.

La Révolution française change radicalement le paysage intellectuel et courtois de la France. Avec toutes les arrestations et les exécutions dont les nobles sont la cible et dans la tourmente qui a suivi la Terreur, les nobles ont en effet dédaigné les activités mondaines; les salons, qui avaient été jusqu'alors leur domaine, deviennent dès lors l'apanage de riches bourgeois. Le renouveau des salons se fait sous Napoléon Ier, qui a compris que c'est par ces lieux de femmes que passent les bonnes manières et le savoir d'une société, ainsi que l'explique Henriette Tassé : « Il (Napoléon) voulait reconstruire une société qui aurait rivalisé d'éclat avec les anciennes Cours. Il eut recours à quelques femmes dont le nom, la position, l'éducation, les belles manières et la réputation d'esprit pouvaient lui être utiles.<sup>3</sup> » Cependant, les bourgeois qui désirent garder leur place nouvellement acquise dans le monde des salons, y apportent une nouvelle moralité et un sens de la décence propre à cette classe.

---

<sup>1</sup> Michel Delon, *L'invention du boudoir*, Mayenne, Zulma, 1999, p. 24.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>3</sup> Henriette Tassé, *Salons français du Dix-neuvième Siècle*, Montréal, Imprimerie Saint Joseph 1952, p. 23.

La mode de recevoir dans un salon des invités importants aux niveaux social, intellectuel et politique prend donc un nouvel essor avec Napoléon I. Le XIX<sup>e</sup> siècle voit reflourir ces rencontres à l'intérieur desquelles la politique occupe désormais une place considérable. La Restauration accentue ce retour aux salons, mais ce n'est que sous Napoléon III, durant le Second Empire, qu'ils retrouvent pleinement leur splendeur. La démesure et la richesse qui s'y installent amplifient l'éclat de ces espaces mondains. C'est donc sans surprise que, dans la petite ville isolée de Plassans, la tradition de faire salon est reprise à l'aube de l'arrivée au pouvoir de Napoléon III par Félicité Rougon. C'est effectivement dans son salon jaune qu'elle reçoit avec Pierre la clique des réactionnaires influents de la ville. Le salon jaune symbolise la première victoire politique des Rougon. Le salon vert incarne quant à lui la seconde victoire du couple, alors que le Second Empire est bien établi. Ces deux salons politiques et mondains sont les lieux privilégiés d'expansion de la parole de Félicité, et deviendront l'emblème de la gloire de la famille Rougon bien après que Félicité ait cessé de recevoir.

Dans leur ouvrage *Balzac sémiotique du personnage romanesque : l'exemple d'Eugénie Grandet*, Roland Le Huenen et Paul Perron traitent de l'importance et de l'incidence des objets dans le roman. La classification des objets telle qu'envisagée par les auteurs est vaste. Leur grille de lecture servira ici de base à l'étude des salons de Félicité. Paul Perron et Roland Le Huenen proposent quatre niveaux d'objets :

1. Les macro-objets dans lesquels on pénètre (la maison par exemple) ;
2. Les objets semi-mobiles, à la taille de l'homme (les meubles) ;
3. Les objets chiopréhensibles que l'on peut prendre à la main (la chandelle, la boîte à ouvrage, etc.) ;
4. Les micro-objets que l'on saisit entre les doigts (une pièce d'or, un dé à coudre, etc.)<sup>141</sup>

---

<sup>141</sup> Roland Le Huenen, Paul Perron, *Balzac, sémiotique du personnage romanesque : l'exemple d'Eugénie Grandet*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1980, p. 99.

De ces quatre catégories, nous n'en retiendrons que deux, les macro-objets (les salons jaune et vert) et les objets semi-mobiles (les meubles de ces salons), les autres étant de peu d'intérêt dans la trame romanesque des romans que nous étudions.

Dans *La Fortune des Rougon*, la réussite politique du couple dépend non seulement des renseignements politiques qu'Eugène Rougon, proche de Louis-Napoléon Bonaparte, leur fournit mais aussi du cercle influent qui gravite autour des Rougon à Plassans. Les époux ont compris qu'ils ne peuvent réussir seuls la prise politique de Plassans, ils s'entourent alors de légitimistes. Le salon de Félicité se peuple de petits retraités qui voient dans la chute de la République le moyen de faire fortune et qui contribuent à donner une aura de respectabilité aux réunions. S'ajoute à eux le commandant Sicardot, vieux militaire qui a servi Napoléon I<sup>142</sup> ; il permet à Pierre de se procurer les armes qui assureront aux bourgeois la victoire contre les républicains restés à Plassans. Alors qu'aucun membre plus influent du noyau conservateur « n'aurait consenti à faire de son salon un centre politique, leurs convictions n'all[ant] pas jusqu'à se compromettre ouvertement <sup>143</sup>», les Rougon, « ces grands appétits inassouvis et poussés aux résolutions extrêmes <sup>144</sup>» sont les seuls prêts à associer leur salon et leur maison à la cause royaliste dans un premier temps, puis aux bonapartistes dans un second temps. Le salon devient ainsi une plaque tournante non seulement pour le groupe en général, mais pour les Rougon en particulier. Il symbolise la transition entre leur état précédent (petits commerçants) et leur état futur (bourgeois respectés). Il n'est d'ailleurs pas fortuit que l'immeuble où habitent les Rougon et où ils tiennent salon (le jaune) soit situé à la frontière entre la ville neuve, quartier des riches commerçants et des bourgeois, et la vieille ville, habitée principalement par les ouvriers. En effet, lorsque les Rougon ont constaté que

---

<sup>142</sup> Le commandant Sicardot est aussi le beau-père d'Aristide Rougon, fils cadet du couple.

<sup>143</sup> *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 80.

<sup>144</sup> *Ibid.*, p. 81.

les rentes provenant de leur commerce d'huile ne seraient pas suffisantes pour leur permettre de vivre dans la ville neuve. ils ont opté pour ce compromis :

ils louèrent un logement rue de la Banne, la rue qui sépare le vieux quartier du quartier neuf. Leur demeure se trouvant dans la rangée de maisons qui bordent le vieux quartier, il habitaient bien encore la ville des canailles ; seulement, ils voyaient de leurs fenêtres, à quelques pas, la ville des gens riches ; ils étaient sur le seuil de la terre promise.<sup>145</sup>

Mais une telle situation d'entre-deux se révèle rapidement très frustrante pour Félicité, sans cesse confrontée au rêve qu'elle caresse puisque justement ce logement sans prétention fait face constamment à ce qu'elle désire le plus violemment : une demeure dans le quartier riche de Plassans. Ce logement est, pour reprendre les termes de Roland Le Huenen et Paul Perron, à la jonction des «souvenirs» et des «possibles» de réussite qui se dessinent enfin à l'horizon<sup>146</sup>. De cette demeure, Zola livre bien peu de détails. Seul le salon, qui, par déplacement métonymique en devient le symbole, est décrit avec minutie. Un regard attentif révèle le caractère interficiel de cet espace particulier. Ici les meubles rattachent encore Félicité au passé qu'elle désire oublier :

Il (le salon) était garni d'un meuble de velours jaunâtre, à fleurs satinées [...] Il y avait même un tapis qui ne couvrait que le milieu du parquet, et un lustre garni d'un étui de mousseline blanche que les mouches avaient piqué de chiures noires [...] Elle (Félicité) voyait avec un désespoir muet cette misère mal dissimulée<sup>147</sup>.

À l'image de la position sociale et géographique des Rougon, dont l'appartement se situe à la frontière du quartier riche de la ville, le salon jeune possède un caractère d'entre-deux. Le velours est « jaunâtre » (donc d'une couleur tirant vers le jaune sans

<sup>145</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>146</sup> Roland Le Huenen, Paul Perron, *op. cit.*, p. 96.

<sup>147</sup> *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 70.

l'atteindre vraiment), le tapis ne « couvr[e] que le milieu du parquet » et la mousseline dont la couleur blanche est tachée de noir. Ce salon symbolise donc, dans sa description même, l'état d'incertitude entre pauvreté et richesse dans lequel les Rougon nagent durant ce premier roman du cycle. La pièce, avec sa couleur jaune « qui l'emplissait (le salon) d'un jour faux et aveuglant<sup>148</sup> » et ses vieux meubles, est loin des aspirations de Félicité. Mais, lorsque la lumière du jour ne pénètre pas dans la pièce « les teintes dev[iennent] cependant assez harmonieuse, le salon par[aît] presque propre<sup>149</sup> », ce qui satisfait suffisamment Félicité pour qu'elle soit prête à attendre patiemment la richesse dont elle rêve. Le lieu de réunion où les Rougon vont construire leur pouvoir est donc un lieu d'ombre, de tromperie et de dissimulation du passé où Félicité peut lentement diriger les hommes qui l'entourent et aider son mari dans son pari politique. Ce salon, où la pauvreté est masquée tant bien que mal, est le parfait écrin pour les premières manifestations de la parole hypocrite de Félicité qui, elle, masque la vérité. Au milieu de ce clair obscur, certains indices du décor permettent aux lecteurs d'entrevoir la destinée de la famille Rougon. Sur les murs, « six lithographies représentant les grandes batailles de Napoléon<sup>150</sup> » indiquent muettement la prochaine bataille et la victoire napoléonienne à venir. Ainsi, le passé (les vieux meubles, la peinture sale) côtoie l'avenir (les lithographies annoncent l'achèvement des possibles, l'Empire).

L'action de *La Conquête de Plassans*, deuxième roman où apparaît Félicité, se déroule sous le Second Empire. Depuis *La Fortune des Rougon*, Félicité et Pierre Rougon ont acquis une position enviable à Plassans et Pierre a eu le poste de receveur particulier tant convoité. Leur appartement est maintenant situé dans la ville neuve ; il n'est plus un lieu de conspirations politiques entre petits bourgeois, mais un espace mondain de divertissement, à l'image de l'Empire. La vieille Mme Rougon reçoit

---

<sup>148</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>149</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>150</sup> *Ibid.*, p. 70.

dans son salon vert les personnages de marque de Plassans. À la couleur « jaunâtre », associée à la maladie, à la saleté, succède donc un salon vert, couleur du renouveau, du printemps. La gloire acquise dans le salon jaune a permis cette naissance des Rougon dans le cercle des bourgeois aisés et respectés de Plassans. S'il est certain que ce deuxième salon fait écho au premier, les réunions politiques sont remplacées par d'agréables soirées où toutes les personnes que Plassans compte d'honorables sont conviées, peu importe leur opinion politique, car Félicité insiste bien pour que son salon soit « un terrain neutre, c'est le mot propre <sup>151</sup> ». L'apparente neutralité du salon vert n'est cependant qu'une directive donnée par Eugène à sa mère : « Il est vrai que les intimes prétendaient qu'elle obéissait à une tactique de conciliation, conseillée par son fils Eugène, le ministre, qui la chargeait de personnifier, à Plassans, les douceurs et les amabilités de l'Empire<sup>152</sup> ». Lorsque Plassans a élu un député légitimiste, les Rougon ont commencé la contre-offensive pour que la ville cesse de se méfier du gouvernement. Le salon vert est, malgré les apparences, propice aux manigances du couple qui peut agir dans l'ombre de l'abbé Faujas, envoyé, comme nous l'avons vu, par Eugène à Plassans comme agent de l'Empire. C'est dans le cadre faussement neutre de son salon vert que Félicité lance le prêtre dans la vie sociale de Plassans pour l'aider à conquérir la ville et, de ce fait, faire élire le candidat bonapartiste aux élections prochaines. Le salon vert est le lieu de l'honorabilité et du confort bourgeois et c'est grâce à la neutralité feinte de ce lieu que Félicité peut manipuler les bourgeois qu'elle reçoit sans qu'ils se méfient. Chaque meuble exprime ostensiblement la réussite de Félicité. Là, les vieux meubles ont disparu ; tout est à la gloire des Rougon, à leur réussite sociale : « Il (le salon) était vert, très sérieux également, mais plus chargé de dorures, tenant à la fois de la gravité administrative d'un ministère et du luxe tapageur d'un grand restaurant <sup>153</sup> ». Ce décor peut d'ailleurs surprendre puisque « gravité administrative » et « luxe tapageur » ne vont pas de pair.

---

<sup>151</sup> *La Conquête de Plassans*, Pl., t. I, p. 939.

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 939.

<sup>153</sup> *Ibid.*, p. 950.

Une telle association politique / plaisir peut cependant être comprise lorsque l'on se remémore la vision négative qu'a Zola du Second Empire et de la politique qui se déroule durant cette période. Les textes qu'il fait paraître dans le journal *La Cloche* au début de 1870 ne laissent aucun doute quant à cette association dans l'esprit de l'écrivain naturaliste :

Le premier Empire a été le règne des beaux uniformes ; le second Empire est le règne des belles épaules.  
Que voulez-vous, on fait ce qu'on peut. Lorsqu'on ne se sent pas de force à conquérir l'Europe par l'épée, on la contraint à l'admiration en décolletant les dames.<sup>154</sup>

Ajoutons à cela l'analyse que Colette Becker fait du Paris de *La Curée*, dans le collectif *Genèse, structure et style de La Curée*, et nous comprenons mieux d'où vient cette opposition esthétique présente dans le salon vert :

La Ville (Paris) est un personnage essentiel et complexe. Ses images se superposent, multiples, contradictoires.  
Lieu du drame moderne, qui draine toutes les énergies, centre de la politique et des affaires, elle est la capitale de la France, mais aussi de l'Europe [...] C'est aussi une ville complice, une vaste alcôve, qui pousse au vice.<sup>155</sup>

Le salon vert est, à Plassans, le noyau impérialiste de la ville comme Paris est le noyau de l'Empire en France. Que la décoration de ce salon reprenne la dichotomie que le fait la capitale de l'Empire ne surprend donc pas. Et tout en rappelant l'appartenance du couple Rougon à la cause du Second Empire, le luxe qu'affiche le salon vert montre à quel point les époux tiennent à bien montrer leur réussite sociale. Ajoutons que l'aménagement du salon correspond tout à fait au style second Empire. La décoration n'est en effet pas sans rappeler l'hôtel Saccard, dans *La Curée* : « dans

---

<sup>154</sup> Émile Zola, *Les Épaules de la marquise*, op. cit., p.265.

<sup>155</sup> Henri Mitterand, Colette Becker, J.-P. Leduc-Adine, *Genèse, structure et style de La Curée*, Paris, Sedes, 1987, p. 120 et 121.

des meubles, des objets décoratifs, des plafonds, des tissus, l'or conduit à l'or<sup>156</sup> ». Tout comme le fera son fils Aristide à Paris, Félicité affiche sa réussite à Plassans avec ostentation, avec sa pièce « chargé[e] de dorures ». En pouvant se permettre de suivre la mode luxueuse de son temps, Félicité s'inscrit encore davantage dans l'époque qui l'a installée, et plus exactement dans une classe sociale particulièrement critiquée dans le cycle romanesque zolien : la bourgeoisie. Pour comprendre davantage le personnage de Félicité, cerner son milieu social est essentiel.

Les valeurs bourgeoises sont difficiles à définir clairement, mais quelques traits ressortent, comme le remarque Adeline Daumard : la bourgeoisie « implique surtout un souci de correction, de dignité<sup>157</sup> ». Cette question de la « correction » et de la « dignité » va être mise à mal dans la plupart des romans du cycle, mais la charge la plus forte apparaît sans nul doute dans le dixième roman de la série, *Pot-Bouille*. Brian Nelson, dans son article « *Pot-Bouille*, étude sociale et roman comique », résume sur ce point la pensée de Zola : « ce roman, expression la plus pure et la plus spécifique dans les *Rougon-Macquart* des thèmes ébauchés dans *La Fortune des Rougon* : l'hypocrisie bourgeoise et l'intérêt personnel allant jusqu'au vice.<sup>158</sup> » L'hypocrisie dont il est question ici est le masque dont les bourgeois de l'immeuble se parent pour cacher soit leur pauvreté (les Josserand), soit leur vie sexuelle hors du mariage (Duveyrier, Madame Juzeur), soit leur détraquement (Valérie Vabre)<sup>159</sup>.

<sup>156</sup> Philippe Berthier, *Hôtel Saccard : État des lieux*, Acte du colloque La Curée de Zola ou « la vie à outrance », Paris, Sedes, 1987, p.107

<sup>157</sup> Adeline Daumard, *Les bourgeois et la bourgeoisie en France depuis 1815*, Paris, Aubier-Montaigne, 1987, p. 31.

<sup>158</sup> Brian Nelson, « *Pot-Bouille*, étude sociale et roman comique », *Les Cahiers naturalistes*, no 55, 1981, p. 74.

<sup>159</sup> Les rapports entre les personnages de *Pot-Bouille* et l'explication de leurs vices respectifs sont très bien décrits dans l'article de Brian Nelson : « Madame Josserand et ses filles piétinent dans la boue plutôt que de prendre un fiacre [ ] leur souci constant de maintenir les apparences de bon ton [...] Duveyrier a une nouvelle maîtresse [...] (Octave) fait des avances partiellement réussies à Mme Juzeur [...] l'impuissance à laquelle se heurte l'hystérique Valérie Vabre » (*loc. cit.*, p. 78-82-86-87).

L'immeuble du roman symbolise cette classe sociale : « *Pot-Bouille*, sauvage satire de l'hypocrisie qui règne derrière la respectable façade d'un bel immeuble parisien, finit par dresser l'acte d'accusation exhaustif du mode de vie de tout un pan de la société<sup>160</sup> ». Cet immeuble où Octave Mouret<sup>161</sup> s'installe lorsqu'il arrive à Paris symbolise la vision qu'a Zola de la bourgeoisie sous le Second Empire. Avec sa digne et riche façade, il cache en fait des fissures, des failles qu'il faut à tout prix garder cachées, car tout ce qui compte est le paraître, comme le fait remarquer M. Campardon, locataire de l'immeuble :

Vous comprenez (dit M. Campardon à Octave), ces maisons-là, c'est bâti pour faire de l'effet... Seulement, il ne faudrait pas trop fouiller les murs. Ça n'a pas douze ans et ça part déjà... On met la façade en belle pierre, avec des machines sculptées ; on vernit l'escalier à trois couches ; on dore et on peinturlure les appartements ; et ça flatte le monde, ça inspire de la considération...<sup>162</sup>

Les bourgeois qui y demeurent sont à l'image de la bâtisse : ils souhaitent plus que tout soigner les apparences. L'archétype de ce désir se retrouve chez Mme Josserand, épouse d'un petit employé de bureau qui passe sa vie à cacher la relative misère dans laquelle elle vit : «lorsque j'ai eu vingt sous, j'ai toujours dit que j'en avais quarante [...] Je porterais plutôt des jupons sales qu'une robe d'indienne. Mangez des pommes de terre, mais ayez un poulet, quand vous avez du monde à dîner<sup>163</sup>». Ce qui compte pour eux est de toujours faire bonne figure, peu importe la vie qu'ils mènent<sup>164</sup>.

---

<sup>160</sup> Pascale Voilley, « Musique et sexualité dans *Pot-Bouille* », *Les Cahiers Naturalistes*, 2002, no 76, p. 145.

<sup>161</sup> Héros de *Pot-Bouille* et du *Bonheur des Dames*, le jeune homme est d'ailleurs le fils de Marthe Mouret, héroïne du roman *La Conquête de Plassans*.

<sup>162</sup> *Pot-Bouille*, Pl., t. III, p. 8-9.

<sup>163</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>164</sup> Nous retrouvons d'ailleurs la même dynamique de dissimulation chez Félicité durant l'époque du salon jaune.

Le constat que fait Zola est sévère et si *Pot-Bouille* est le roman où la charge critique est la plus élevée, l'artificialité des bourgeois est montrée tout au long du cycle. Par artificialité (plutôt qu'hypocrisie), nous entendons ce désir de bien paraître socialement, de dissimuler les tares pour atteindre la réussite sociale. Tout ce qui compte alors, c'est de cacher les mœurs dépravées de chacun ou de fermer les yeux sur les actions des proches pour éviter d'être éclaboussé par la disgrâce d'un scandale. Cette artificialité réside donc dans la recherche d'une honorabilité absolue, que rien ne vient entacher, et que l'on est prêt à tout pour conserver. Si manipulation il y a, elle n'est alors qu'un moyen parmi d'autres de conserver sa respectabilité. L'hypocrisie est plutôt entendue ici comme le fait de déguiser ses intentions pour mieux réussir à manipuler les gens et, ainsi, obtenir d'eux quelque chose. Cette notion est plus négative puisqu'elle implique un désir de manipuler les autres alors que l'artificialité consiste à travailler sur soi, pour sa propre apparence, sa propre respectabilité. En faisant preuve d'hypocrisie, Félicité agit activement pour s'élever à Plassans, elle prend son destin en main. Ce faisant, elle gagne, si ce n'est le respect du lecteur, du moins, une certaine considération.

Ce désir de soigner ce qui est visible, que l'on retrouve dans *Pot-Bouille*, transparait déjà esthétiquement dans le salon jaune et moralement dans *La Conquête de Plassans* et son personnel romanesque. Même si l'objectif premier de Zola dans ce roman n'est pas de critiquer la bourgeoisie, il ne manque pas d'écortcher dans certaines scènes la conduite soi-disant irréprochable des habitués du salon vert et des dames que Marthe côtoiera pour le projet de l'œuvre de la Vierge. Le lecteur retrouve dans le salon vert les mêmes apparences trompeuses que dans *Pot-Bouille* :

Vous voyez Mme de Rastoil là-bas, au milieu de ses deux filles, cette dame de quarante-cinq ans environ, celle qui a une tête de brebis bêlante...Eh bien ! avez-vous remarqué le battement de ses paupières, lorsque Delangre est venu s'asseoir en face d'elle ? [...] ils se sont connus intimement, il y a quelques dix

ans. On dit qu'une des deux demoiselles est de lui, mais on ne sait plus bien laquelle...<sup>165</sup>

Avant *Pot-Bouille*, Zola dessine déjà une satire cinglante du milieu bourgeois et ses bonnes moeurs.

Pourtant, en survivant à la chute du Second Empire, Félicité se détache de cette époque et de cette bourgeoisie parvenue et en quête de richesse. Après tout, dès le début du cycle, Félicité est posée comme pensant à sa fortune avant d'être attachée à une cause politique : « Les deux hommes (Pierre et Eugène) avaient parlé d'un prix stipulé par Pierre lui-même. Quel pouvait être ce prix ? Là était le grand intérêt pour Félicité, qui se moquait parfaitement des questions politiques.<sup>166</sup> » Son soutien à la cause du Second Empire est acheté par la perspective de la place de receveur particulier qu'occupera Pierre Rougon. La situation de Félicité dans le cycle romanesque des *Rougon-Macquart*, qui critique le Second Empire, est donc au centre et en marge de cette période historique, l'Empire n'étant qu'un levier à sa réussite. Usant de l'Empire sans en partager les convictions, où se situe-t-elle politiquement dans ce cycle romanesque ?

### 3.2 Hypocrisie et artificialité : Félicité et le Second Empire

La parole hypocrite de Félicité est le principal moteur de sa puissance dans le cycle. Ce n'est pas sans raison que Zola développe un personnage aussi puissant par son hypocrisie dans un cycle littéraire qui dénonce l'artificialité du Second Empire.

---

<sup>165</sup> *La Conquête de Plassans*, Pl., t. I, p. 955.

<sup>166</sup> *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 85.

En effet, les *Rougon-Macquart* montre à plusieurs reprises tout ce que le régime de Napoléon III comportait de feint et de vain.

Son lien au Second Empire se trouve peut-être paradoxalement dans le fait qu'elle n'est pas dépendante de l'Empire, elle utilise plutôt ses faiblesses, sans s'attacher à la cause de Napoléon. Le pouvoir de manipulation de Félicité résiderait ainsi dans une position particulière, celle qu'elle occupe par sa grande connaissance des mœurs des habitants de Plassans, qui lui permet de prévoir leurs réactions et de connaître leurs pensées. Félicité apparaît bien comme en marge de Plassans pour mieux en saisir le centre. Elle se situe à part, en retrait, témoin des actions de ses concitoyens pour les manipuler davantage. *La Fortune des Rougon*, tend à appuyer l'hypothèse d'une position extérieure qu'occuperait Félicité dans le cycle.

### 3.3 Situation spatiale : Félicité à la fenêtre

Dans son article « Zola : From Window to Window<sup>167</sup> », Naomi Schor décrit l'importance de la fenêtre dans la trame narrative de *La Fortune des Rougon*. L'un des personnages auxquels elle se réfère le plus fréquemment n'est autre que Félicité. En effet, que ce soit lorsque son mari accueille la délégation venue libérer Plassans<sup>168</sup> ou lorsque l'arbre de la liberté (planté en symbole de la République) est déraciné, Félicité sort à sa fenêtre pour assister au triomphe : «When the liberty tree, planted in the euphoric days of 1848, withers and must finally be chopped down, Félicité goes to the windows and receive the acclaim of the crowd gathered in the square<sup>169</sup>. » Son

<sup>167</sup> Naomi Schor, « Zola : From Window to Window », *Yale French Studies*, no 42, 1969, p. 38-51.

<sup>168</sup> L'armée envoyée par Napoléon pour combattre l'insurrection du midi passe par Plassans avant d'aller massacrer les Républicains. Pierre reçoit alors les félicitations du colonel de la troupe et du préfet du département.

<sup>169</sup> Naomi Schor, *op. cit.*, p. 42.

apparition à la fenêtre, lorsque l'arbre de la liberté est déraciné, la place dans une position particulière:

Quand le peuplier craqua sourdement et s'abattit dans l'ombre avec la raideur tragique d'un héros frappé à mort, Félicité crut devoir agiter un mouchoir blanc. Alors il y eut des applaudissements dans la foule, et les spectateurs répondirent au salut en agitant également leurs mouchoirs<sup>170</sup>.

La communion qui s'effectue autour de Félicité dans ce geste symbolique résume à lui seul la place qu'a acquise Félicité au sein de la population de Plassans. La fenêtre du salon jaune confère à Félicité une position spatiale en hauteur, ce qui marque la position qu'elle commence à occuper politiquement à Plassans. Félicité se trouve ainsi détachée du reste de la ville, dans une position surélevée, en retrait. De cette position, elle peut observer ce qui se passe, porter des jugements sur la ville, la surveiller : « Elle suivit la scène qui se passait à la porte de la Sous-Préfecture [...] Elle interprétait les moindres gestes<sup>171</sup> ». Pendant des années, Félicité épie et guette, de sa fenêtre (comme Mlle Saget le fait à la sienne), la ville qu'elle veut conquérir.

Mais c'est aussi de sa fenêtre qu'elle sent le mépris sourd des bourgeois de Plassans après la prise de la mairie par Pierre Rougon et sa bande de réactionnaires :

Puis, comme son mari ne disait rien, elle (Félicité) alla machinalement à la fenêtre, à cette fenêtre où elle avait humé avec délice l'encens de toute une sous-préfecture. Elle aperçut des groupes nombreux en bas, sur la place ; elle ferma les persiennes, voyant des têtes se tourner vers leur maison, et craignant d'être huée. On parlait d'eux ; elle en eut le pressentiment [...] Les causeurs se rapprochèrent ; les mots de canailles, de voleurs, d'intrigants éhontés, montaient jusqu'à la persienne derrière la quelle Pierre et Félicité suaient la peur et la colère<sup>172</sup>.

<sup>170</sup> *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 91.

<sup>171</sup> *Ibid.*, p. 293.

<sup>172</sup> *Ibid.*, p. 255 à 257.

C'est à cause de ce mépris qu'elle se laisse convaincre par Pierre d'organiser un guet-apens qui mène à la mort trois républicains de la ville : « Ce sera pour minuit... Moi, ça ne me fait plus rien. Je voudrais les voir tous fusillés. Nous déchiraient-ils, hier, dans la rue<sup>173</sup> ».

Sa puissance s'exerce donc en retrait, de façon cachée, presque occulte. D'ailleurs, c'est ainsi que la présente Zola dans *La Fortune des Rougon*, alors qu'il lui attribue un meurtre qu'elle n'a pas commis, mais seulement désiré : « Elle (Félicité) sourit complaisamment ; puis une vive rougeur lui marbra la face. Elle venait, au fond d'elle, de faire ce souhait brutal : « Si les insurgés pouvaient le massacrer! »<sup>174</sup> ». Ce « meurtre » aussi est en lien étroit avec la fenêtre du salon jaune, puisqu'il concerne la maison du receveur particulier, M. Peirotte. Cette maison, Félicité la regarde longuement, lorsque des désirs de luxe lui viennent. Elle bâtit des rêves et des espérances en regardant l'intérieur luxueux de l'appartement du receveur qu'elle peut apercevoir de sa fenêtre. Or, M. Peirotte est l'une des victimes de la révolte des républicains au coup d'état de Napoléon. Lorsque les Républicains quittent Plassans dans l'espoir de se rendre à Paris, ils emmènent avec eux les membres de l'hôtel de ville et les fonctionnaires qui s'y trouvent, dont M. Peirotte. Faits prisonniers, ils suivent la troupe de républicains jusqu'à Sainte-Roure et sont enfermés dans une auberge. Lorsque la bataille entre les soldats de Napoléon et les insurgés éclate, M. Peirotte, qui s'était penché à la fenêtre pour suivre les événements, reçoit une balle et meurt. Cette mort permettra aux époux Rougon de prendre possession de la maison de l'ancien receveur particulier et à Pierre, de recevoir son poste. Zola aurait pu en rester là, au fait qu'une telle tragédie sert les projets de Félicité mais il va beaucoup plus loin, comme le note Naomi Schor :

---

<sup>173</sup> *Ibid.*, p. 275.

<sup>174</sup> *Ibid.*, p. 233.

« The window, which fosters Félicité's ambitions, also contributes to their fulfillment, for Félicité's gaze turns to be deadly. [...] He (Peirotte) thus becomes symbolically the victim of Félicité's glance, he dies at and by a window. Zola makes explicit Félicité's responsibility<sup>175</sup> [...].»

En effet, Zola insiste sur la responsabilité qu'a Félicité dans cette mort, pourtant accidentelle. Pour marquer la responsabilité de Félicité, Zola fait mourir le receveur particulier par un coup de feu reçu par la fenêtre de l'auberge; or, c'était de la fenêtre que Félicité contemplait sa maison. Au moment du triomphe final, après la nomination de Pierre pour la légion d'honneur, Félicité ressent le poids de son « crime », du moins, jugé comme tel par le narrateur :

Aristide, comme son père, comme sa mère, avait son cadavre [...] Félicité aperçut de l'autre côté de la rue, derrière une vitre, un cierge qui brûlait ; on veillait le corps de M. Peirotte, rapporté le matin de Sainte-Roure. Elle s'assit, en sentant, derrière elle, ce cierge lui chauffer le dos<sup>176</sup>.

Félicité a donc son cadavre. En souhaitant la mort de M. Peirotte, et en regardant par la fenêtre du salon jaune avec ce désir dans le regard, elle tue symboliquement le receveur particulier. Zola confère ainsi un pouvoir étonnant à la vieille femme. Seul le hasard devrait être mis en cause, mais elle est tenue responsable par l'écrivain. Par sa fenêtre, elle contrôle la ville qu'elle domine.

Si dans les deux autres romans où elle apparaît, Félicité n'occupe plus cette position stratégique à la fenêtre, c'est qu'elle a désormais atteint son rêve, celui d'habiter dans le quartier neuf de Plassans. Désormais, il s'agit pour elle d'y rester et de consolider son pouvoir sur la petite ville, ce qui n'est pas donné. En effet, la victoire de Pierre et de Félicité n'est pas complète puisque Plassans a élu un député royaliste aux dernières élections. Pour ne pas mettre en péril sa position sociale,

<sup>175</sup> Naomi Schor, *op. cit.*, p. 41.

<sup>176</sup> *La Fortune des Rougon*, Pl., t. 1, p. 306-307.

Félicité travaille maintenant dans l'ombre, laissant l'abbé Faujas se mettre de l'avant. Elle réussit ainsi à ne pas se compromettre au moment de la chute du prêtre, gardant à son égard les bonnes grâces de la population de la ville. C'est pourquoi, dans *Le Docteur Pascal*, son combat est tout autre, nous l'avons vu. Il n'est plus politique, mais bien privé.

### 3.4 Félicité écrivaine

« Félicité allait poser la première pierre de l'Asile Rougon, le monument victorieux, destiné à porter la gloire de la famille aux âges futurs » (Émile Zola, *Le Docteur Pascal*)

Lorsque s'ouvre le cycle des *Rougon-Macquart*, la famille Rougon est loin de l'apothéose finale du *Docteur Pascal*. La mauvaise réputation d'Adélaïde Fouque a terni le nom de ses enfants et Pierre a le désir féroce d'échapper à cette image négative : « il (Pierre Rougon) souhaitait que son nom rentrât en grâce auprès de Plassans entier.<sup>177</sup> » Félicité a fait de cette volonté son combat, faisant sien ce désir de rayonner sur Plassans, se montrant même plus âpre que son époux dans bien des batailles. C'est d'ailleurs après la mort de Pierre qu'elle gagne la dernière. Nous avons déjà parlé de la lutte que mène Félicité, cette fois contre son fils Pascal, dans *Le Docteur Pascal* où l'enjeu du combat entre la mère et le fils est de prendre possession ou de préserver les dossiers sur l'hérédité que le docteur a amassés durant sa vie en prenant sa famille, et ses tares, comme objet de recherche, accomplissant ainsi un acte biographique sur la famille des Rougon-Macquart, devenant en quelque sorte l'alter ego fictionnel de l'écrivain lui-même. Dans l'article *Du naturalisme au*

---

<sup>177</sup> *Ibid.*, p. 52.

*mythe : l'alchimie du docteur Pascal*, David Baguley rappelle d'ailleurs le rapport étroit liant Zola au personnage de Pascal Rougon :

Porte-parole du romancier naturaliste dans la famille des Rougon-Macquart, il (Pascal) est, semble-t-il, le seul personnage désintéressé, indemne, d'une façon significative, des folies, des fièvres et des tares qui affligent sa parenté. Lui seul semble être doué de la vision naturaliste qui lui permet de maintenir, par rapport à la vie humaine avec ses agitations fébriles, cette distance qui le préserve de ses mauvais effets. Lui seul en comprend les lois, car il incarne les attitudes et les valeurs si chères à son créateur. Bref, le docteur Pascal figure le héros naturaliste. Et, conformément à son rôle privilégié, il est destiné à formuler la conclusion scientifique de l'œuvre de Zola [...].<sup>178</sup>

Les dossiers de Pascal reflètent donc la vision qu'a Zola de l'hérédité, point central du cycle, du moins voulu comme tel par l'écrivain naturaliste. Ainsi, en s'emparant des dossiers à la mort de son fils et en les détruisant, ne peut-on pas dire que Félicité élimine l'entreprise de l'écrivain. Désireuse de réécrire l'histoire de sa famille, d'en effacer les fautes, pour que l'avenir ne se souvienne que des faits glorieux qu'ont accomplis les Rougon, Félicité, d'une certaine manière, prend la place de l'écrivain, se substitue à lui dans l'évocation du passé. Afin d'assurer à sa famille la pérennité d'une histoire illustre. La position en marge, en retrait, de Félicité, dans chacun des romans étudiés, prend dès lors à nos yeux un sens nouveau. N'est-ce pas justement la distance de l'écrivain lui-même ? Néanmoins, dans cette volonté acharnée de cacher les dessous de la famille, Félicité endosse le rôle de l'écrivain anti-naturaliste, de celui qui préfère une image lisse et édifiante de la réalité. D'ailleurs, à l'opposé de l'œuvre des *Rougon-Macquart*, qui se clôt sur l'image d'un enfant vigoureux, le monument que « baptise » et que laisse Félicité est un mouiroir.

---

<sup>178</sup> David Baguley, « Du naturalisme au mythe : l'alchimie du docteur Pascal », *Les Cahiers naturalistes*, no 48, 1974, p. 142-143.

## CHAPITRE IV

### FÉLICITÉ, PERSONNAGE BALZACIEN ?

Les dossiers de Pascal brûlés, Félicité peut enfin poser fièrement la première pierre de l'Asile Rougon, maison pour personnes âgées qu'elle donne à la municipalité. Si elle a tenté toute sa vie de faire fortune, Félicité laisse cet argent dans un désintéressement suprême, faisant ainsi passer la gloire de la famille avant tout :

Elle (Félicité) voulait bien déshériter tous les siens, ne leur léguer que de la gloire, en employant sa grosse fortune à l'érection de cet Asile qui porterait le nom respecté des Rougon aux âges futurs ; mais, après avoir été, pendant un demi-siècle, si âpre à la conquête de l'argent, elle le dédaignait à cette heure, épurée dans une ambition plus haute.<sup>179</sup>

Ses combats perdent leur côté mesquin, puisqu'ils auront servi un but plus élevé, celui de hisser le nom des Rougon aux plus hauts rangs de Plassans. Son objectif perd alors son côté bourgeois, il est lié à la grandeur du nom de la famille et entre dans quelque chose qui n'est pas sans évoquer la lignée d'une famille noble. Les actions de Félicité s'éclairent d'un jour nouveau, celui d'une dynastie qu'elle a voulu fonder tout au long de sa vie. Elle s'éloigne davantage de son entourage et prend une place vraiment à part dans le cycle même des Rougon-Macquart, car ses visées ne sont pas

---

<sup>179</sup> *Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 1206.

celles des autres personnages rencontrés dans l'univers romanesque zolien. Ce présent chapitre sera consacré à cette appartenance qu'a Félicité à un ordre extérieur au Second Empire et aux Rougon-Macquart, ordre monarchique, qui rattache Félicité à une autre époque.

L'étude que nous avons faite de Félicité dans les chapitres précédents nous a permis de relever autant sa force indéniable dans le cycle qu'une certaine particularité par rapport aux autres personnages féminins politiques des *Rougon-Macquart*. Dès lors la question se pose : dans quelle mesure Félicité se détache-t-elle du cycle et de quelle manière réussit-elle à s'y inscrire malgré tout (puisqu'elle reste la mère de plusieurs membres importants de la famille) ? Avec la fin du régime de Napoléon III, même si elle n'est « plus que la reine détrônée d'un régime déchu<sup>180</sup> », elle reste toute-puissante à Plassans. Le terme même de « reine » insiste sur l'influence de Félicité sur la ville. Mais au-delà de l'image forte, ce terme monarchique n'est-il pas symptomatique de quelque chose de plus profond chez Félicité ?

#### 4.1 Félicité et la monarchie

Comme l'indique Claudie Bernard dans son article « Cercle familial et cycle romanesque dans *Le Docteur Pascal*<sup>181</sup> », nous retrouvons un champ lexical touffu de la monarchie et de la noblesse dans le dernier roman du cycle des *Rougon-Macquart*. La plupart du temps, il s'applique à Pascal et à Clotilde, auxquels Zola attache l'image du « vieux roi David et [...] Abisaïg, la Sunamite<sup>182</sup> » pour décrire l'amour

---

<sup>180</sup> *Ibid.*, p. 925.

<sup>181</sup> Claudie Bernard, « Cercle familial et cycle romanesque dans *Le Docteur Pascal* », *Les Cahiers naturalistes*, no. 67, 1993, p. 123-140.

<sup>182</sup> *Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 1078.

entre l'oncle et la nièce<sup>183</sup>, mais Félicité est, elle aussi, souvent associée à la monarchie ; en voici quelques exemples : « vivant désormais comme une reine retirée du trône [...] reine détrônée d'un régime déchu [...] Pendant dix-huit ans, elle avait régné [...] elle en devenait auguste [...] sa royauté passée [...] comme une majesté tombée », « elle serait la reine applaudie », « ce qui la gonflait d'un orgueil royal [...] une des reines du Second Empire<sup>184</sup> ». Le règne politique des Rougon à Plassans durant le second Empire marque ainsi Félicité du signe de la royauté<sup>185</sup>. Si ce paradigme de royauté signe la réussite de Félicité, il semble bien que ces marques de noblesse et de royauté soient aussi le fruit d'un héritage biologique. Ainsi, nous avons déjà discuté du portrait que l'auteur fait de Félicité lors de son apparition dans *La Fortune des Rougon*, sans mentionner qu'outre un physique ambivalent<sup>186</sup>, elle semble se détacher du milieu où elle est née :

Elle (Félicité) était d'une intelligence fort supérieure à celle des filles de sa classe et de son instruction. Les méchantes langues prétendaient que sa mère, morte quelques années après sa naissance, avait, dans les premiers temps de son mariage, été intimement liée avec le marquis de Carnavant, un jeune noble du quartier Saint-Marc. La vérité était que Félicité avait des pieds et des mains de marquise, et qui semblaient ne pas devoir appartenir à la race de travailleurs dont elle descendait.<sup>187</sup>

---

<sup>183</sup> Claudie Bernard revient sur cette association du couple Pascal-Clotilde avec celui du roi David et de la Sunamite (*loc. cit.*).

<sup>184</sup> *Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 925-926 et p. 1206, p. 1213-1214.

<sup>185</sup> Auguste Dezalay rappelle d'ailleurs que « la réflexion insistante du Docteur Pascal sur les problèmes de l'hérédité, le rôle joué par la thématique de l'Arbre généalogique des ancêtres, la répétition constante du motif des « rois en exil », tout indique un effort pour révéler la secrète fonction d'un groupe familial destiné à figurer l'ascension des « fils de parvenus » [ ] qui vont remplacer les nobles dépouillés et ruinés » (« La notion de programme. Présupposés, aléas et conséquences », dans *Zola à l'œuvre. Hommage à Auguste Dezalay*. Textes réunis par Gisèle Séginger, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2003, p. 31).

<sup>186</sup> « Avec sa laideur, Félicité avait une grâce à elle, qui la rendait séduisante. » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 56).

<sup>187</sup> *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 56.

À maintes reprises, dans *La Fortune des Rougon*, l'auteur sous-entend que Félicité a du sang noble. C'est d'ailleurs le marquis qui pousse les Rougon à la politique, car il compte retrouver la fortune qu'il a perdu au cours de sa vie et en faire profiter Félicité :

Le marquis de Carnavant, ce noble qui, selon la chronique scandaleuse de la ville, avait connu intimement la mère de Félicité, venait, en effet, de temps à autre rendre visite aux époux. Les méchantes langues prétendaient que Mme Rougon lui ressemblait. C'était un petit homme, maigre, actif, alors âgé de soixante-quinze ans, dont cette dernière semblait avoir pris, en vieillissant, les traits et les allures [...] Félicité avait cinquante ans qu'il l'appelait encore « petite ». C'était à ces tapes familières et à ces continuelles promesses d'héritage que Mme Rougon pensait en poussant son mari dans la politique [...] Nul doute qu'il ne se conduisît en père à son égard, le jour où il serait puissant.<sup>188</sup>

La description joue ici sur deux registres : celui de la vraisemblance que soutient une ressemblance physiologique entre le marquis et Félicité, et celui de la rumeur mal intentionnée (« selon la chronique », « méchantes langues », « semblait avoir pris »). La description de son fils Eugène vient aussi appuyer cette possible hérédité : « Il (Eugène) était la preuve que Plassans ne se trompait peut-être pas en soupçonnant que Félicité avait dans les veines quelques gouttes de sang noble.<sup>189</sup> » Par cette association à la noblesse, Félicité est inscrite dès son apparition dans un registre différent des autres filles de sa condition. D'ailleurs, comme le rappelle Maarten Van Buuren, sa position même au sein de la famille, son rôle actif dans les destinées de la famille, la mettent à la tête des Rougon, telle une reine :

la royauté connote un pouvoir et s'organise autour du personnage chargé de ce pouvoir. Dans *Les Rougon-Macquart*, le paradigme de la royauté est intimement lié à la prise du pouvoir par les Rougon. [...] En tête de cette lignée

---

<sup>188</sup> *Ibid.*, p. 76-77.

<sup>189</sup> *Ibid.*, p. 62.

avide de pouvoir se trouve une femme : Félicité Rougon. Elle est la force motrice de l'ambition familiale.<sup>190</sup>

Au niveau symbolique, Félicité préside aux destinées de sa famille peut-être davantage qu'Adélaïde Fouque qui, bien que mère fondatrice du cycle, ne possède pas de pouvoir sur ses fils et sa famille. Pourtant, d'après Zola lui-même, la question de la monarchie ne préside pas à l'élaboration du cycle des *Rougon-Macquart*, contrairement à ce que, selon lui, fait Balzac dans *La Comédie Humaine*. Ainsi n'écrit-il pas dans *Différences entre Balzac et moi*:

Les bases de la Comédie sont : le catholicisme, l'enseignement par des corps religieux, *principe monarchique* [...] Mon œuvre sera moins sociale que scientifique. Balzac à l'aide de 3.000 figures veut faire l'histoire des mœurs ; il base cette histoire sur la religion et la *royauté*.<sup>191</sup>

À la lumière de cet extrait, nous pouvons nous demander si, justement, Félicité n'incarnerait pas un fantasme monarchique qui viendrait comme un refoulé hanter l'univers bourgeois auquel elle appartient. Avant que nous puissions nous permettre une analyse, il est important de cerner ce que nous entendons par bourgeoisie. La notion même de bourgeoisie est vaste et complexe et dépend de l'époque concernée. Mais comme nous l'avons indiqué au chapitre III (page 60), la bourgeoisie, telle que dépeinte dans *Pot-Bouille* notamment, apparaît comme une classe qui prône comme valeurs suprêmes la « correction » et la « dignité »<sup>192</sup>. Zola ne se privera pas d'en dévoiler les dessous sales (au sens propre et au sens figuré) et la malhonnêteté.

<sup>190</sup> Maarten Van Buuren, « Les Rougon-Macquart » d'Émile Zola : *De la métaphore au mythe*, Mayenne, Librairie José Corti, 1986, p. 160.

<sup>191</sup> *Différences entre Balzac et moi*, Pl., t. V, p. 1736 (nous soulignons).

<sup>192</sup> Voir les travaux d'Adeline Daumard, *op. cit.*

Les propos que rapporte M. de Condamin dans *La Conquête de Plassans* au sujet de Félicité ne sont d'ailleurs pas sans rappeler les préceptes pédagogiques de Madame Josserand à ses filles : « Quand elle (Félicité) n'avait pas le sou, elle buvait de l'eau, pour offrir le soir des verres de limonade à ses invités »<sup>193</sup>. S'il est vrai que Félicité poursuit un rêve de richesse durant sa vie, ce n'est qu'un moyen pour parvenir à la gloire. En effet, son triomphe lorsque s'achève *Le Docteur Pascal*, en fait un être désintéressé par rapport à l'argent : « après avoir été, pendant un demi-siècle, si âpre à la conquête de l'argent, elle le dédaignait à cette heure, épurée dans une ambition plus haute.<sup>194</sup> » Un autre aspect du personnage vient également appuyer l'idée d'une appartenance de Félicité à un ordre davantage noble que bourgeois : sa vision de la famille. Nous avons déjà mentionné que, bien que Félicité ait eu cinq enfants, elle ne fait que rarement preuve d'une réelle tendresse maternelle. En fait, outre sa tendresse irrationnelle pour Aristide<sup>195</sup>, elle n'hésite pas à donner Marthe à l'abbé Faujas, entraînant la mort de celle-ci à la fin de *La Conquête de Plassans* ; elle n'hésite pas davantage à tourner Clotilde et Martine contre son fils Pascal. Quant à Eugène, si elle a du respect pour lui, elle n'a pas de réel amour. Alors, quel lien entretient-elle avec ses enfants ? Il semble que tout, pour Félicité, passe après le nom de sa famille. Elle le dit d'ailleurs elle-même à sa petite-fille Clotilde, qui l'accuse d'avoir tué Pascal en détruisant ses dossiers sur l'hérédité des Rougon-Macquart : « c'est comme si tu venais de brûler ton fils<sup>196</sup> ». Félicité montre alors ce qui l'a toujours poussée : « Eh ! J'aurais brûlé la ville, pour sauver la gloire de notre famille [...] je n'ai eu qu'une ambition, qu'une passion, la fortune et la royauté des nôtres.<sup>197</sup>

<sup>193</sup> *La Conquête de Plassans*, Pl., t. I, p. 951. Cette description n'est pas sans rappeler l'éducation que donne Mme Josserand à ses filles : « Mangez des pommes de terre, mais ayez un poulet, quand vous avez du monde à dîner » (*Pot-Bouille*, Pl., t. III, p. 35).

<sup>194</sup> *Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 1206.

<sup>195</sup> Le narrateur pose clairement cette préférence : « Malgré ses délicates intuitions de femme, Félicité préférerait ce garçon (Aristide) ; elle ne sentait pas combien Eugène lui appartenait davantage ; elle excusait les sottises et les paresse de son fils cadet, sous prétexte qu'il serait l'homme supérieur de la famille » (*La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 64).

<sup>196</sup> *Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 1201.

<sup>197</sup> *Ibid.*, p. 1201-1202.

Les individus passent donc, pour Félicité, après le nom, la lignée<sup>198</sup>. Une telle attitude s'éloigne de l'idéal bourgeois qui privilégie les parents et les enfants et leur confort. Félicité voit plus grand : elle désire laisser au nom même des Rougon une gloire éternelle. La gloire du nom est au cœur de ses préoccupations. Se faisant, la « noblesse » de Félicité se trouve renforcée.

Paradoxalement, si elle présente des traits qui l'associent à la noblesse, Félicité s'en détache également par le trait qui l'y rattache : sa vision de la lignée des Rougon. Ce que Félicité désire laisser à la postérité n'est pas tant un fils, garant de la pérennité du « sang » de la famille, qu'un nom inscrit dans la pierre. La réponse à cette attitude se trouve peut-être dans les changements qui se produisent au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, qui voit en effet s'installer le Code civil en France. La question des actes notariés, des testaments, prend alors un sens nouveau et fondamental. Zola n'est pas le premier écrivain du siècle à parler de cet état de faits. Balzac on le sait, a montré avec force détails les changements qu'amène le Code civil<sup>199</sup>. Nous n'avons qu'à penser au roman *Le Contrat de mariage*, dont le titre montre qu'il ne s'agit pas d'un acte amoureux mais bien administratif, ou au *Colonel Chabert*, roman dans lequel l'existence de Chabert ne repose pas sur sa personne de chair et de sang, mais sur le papier stipulant sa mort officielle. Le nom vaut désormais plus que le sang, les particules s'achètent et se troquent. En brûlant les dossiers de Pascal, Félicité ne laisse comme souvenir et comme héritage qu'un nom au détriment du sang, symboliquement représenté par les documents du docteur. Tout comme ses désirs physiques s'étaient déplacés vers le politique, son désir de perpétuité du nom des Rougon se déplace du sang au monument de pierre, ou autrement dit, du sang à la

<sup>198</sup> À l'instar de Zéphyrin Marcas, personnage du roman *Z. Marcas* de Balzac qui « a un but, la grandeur de la France » (Max Andréoli, « Aristocratie et Médiocratie dans les « Scènes de la vie politique » », *L'Année balzacienne*, PUF, 1998, p. 60), mais autrement, Félicité, elle, désire la grandeur de sa famille.

<sup>199</sup> Michel Lichtlé explique bien l'importance du Code civil dans l'œuvre de Balzac, et dans la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle dans son article « Balzac et le Code civil » (*L'Année balzacienne*, PUF, tome I, 1999, p. 119 à 140).

mémoire par le nom. Félicité s'éloigne en ce sens du programme naturaliste. Cependant, rappelons que l'enfant de Pascal et de Clotilde, qui clôt l'arbre généalogique des Rougon et des Macquart, est un enfant sans nom, ne peut-on pas dire dès lors que le monument de pierre l'emporte sur le monument de chair ? Le sommet de l'arbre généalogique s'efface dans cette absence, quand le nom des Rougon s'enracine dans la « pierre ». L'histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire se termine donc bien par l'apogée de la vie de Félicité. Loin de n'être qu'« une folle, une fanatique, une ignorante<sup>200</sup> », Félicité sort victorieuse de la lutte contre la ville de Plassans. Personnage sachant s'adapter, elle transcende les époques, les régimes et les cycles romanesques. Nous voudrions pour finir démontrer que Félicité est un personnage endetté qui doit beaucoup aux influences balzaciennes.

#### 4.2 « Vouloir, pouvoir, savoir »

Dans *Le Personnel du roman*, Philippe Hamon définit la notion de projet réaliste – de programme – par l'analyse des contraintes qui pèsent sur le personnage romanesque en soulignant, entre autres, « trois modalités cardinales<sup>201</sup> » - vouloir, pouvoir, savoir -, auxquelles les personnages obéissent à des degrés divers et théoriquement fictionnalisées par Balzac dans *La Peau de chagrin* par l'entremise de l'antiquaire parlant à Raphaël de Valentin : « Deux verbes expriment toutes les formes que prennent ces deux causes de mort : VOULOIR et POUVOIR. Entre ces deux termes de l'action humaine, il est une autre formule dont s'emparent les sages, et je lui dois le bonheur et ma longévité. *Vouloir* nous brûle et *Pouvoir* nous détruit ;

<sup>200</sup> C'est ainsi que la présente Marie-Françoise Delaneuve-Shideler dans son article « Dissuasion et parrainage dysfonctionnel dans *Le Docteur Pascal* : Le cas de Félicité Rougon *Excavatio*, vol. XIII, 2000, p. 84

<sup>201</sup> Philippe Hamon, *Le Personnel du roman*, p. 236.

mais SAVOIR laisse notre faible organisation dans un perpétuel état de calme<sup>202</sup> ». Une analyse de ces axes actantiels chez Félicité pourrait nous permettre de comprendre si une parenté se dessine entre elle et l'univers balzacien.

Le premier rôle qui sera analysé est le vouloir de Félicité. Selon Philippe Hamon, le vouloir d'un personnage est ce qui « instaure le personnage comme actant-sujet et déclenche le processus narratif<sup>203</sup> ». En d'autres termes, ce qui permet à Félicité de devenir « agissante » dans le cycle est le fait qu'elle convoite quelque chose. Ce désir peut autant être positif que négatif et, dans le cas de Félicité, il sera les deux à la fois : elle veut effacer la branche Macquart de l'histoire (désir négatif) tout en permettant au nom des Rougon de parvenir à une gloire durable et sans tache (vouloir positif). Dès l'instant où son vouloir est posé, cet instant coïncidant d'ailleurs avec son arrivée dans le cycle et dans le roman qui débute le cycle, Félicité devient un actant, un personnage qui agit et influe sur le cours des événements.

Le portrait que fait le narrateur de Félicité la pose déjà comme un personnage ayant un vouloir très fort, et donc comme un actant :

Née avec une sorte de mauvaise chance, se jugeant mal partagée par la fortune [...] elle n'abandonnait pas la lutte : elle s'était promis de faire un jour crever d'envie la ville entière par l'étalage d'un bonheur et d'un luxe insolents.<sup>204</sup>

Félicité est définie par son projet autant que par son physique dès sa première apparition. Plusieurs personnages principaux du cycle des *Rougon-Macquart* sont d'abord montrés sans réels désirs (Renée dans *La Curée*, Serge dans *La Faute de l'abbé Mouret*, Hélène dans *Une page d'amour*) pour ensuite subir une transformation en ressentant un désir qui les pose alors comme personnages agissants. Félicité, au

<sup>202</sup> Honoré de Balzac, *La Peau de chagrin*, Paris, Garnier-Flammarion, 1971, p. 89.

<sup>203</sup> Philippe Hamon, *op. cit.*, p.236.

<sup>204</sup> *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 56.

contraire, est immédiatement détentrice d'un désir. ce qui donne à celui-ci une force d'autant plus grande qu'il a toujours été ressenti par le personnage. Elle ne devient pas agissante, elle l'a toujours été et toutes ses actions tendent vers cette vengeance ultime sur la ville de Plassans qui la méprise et refuse de lui donner la fortune qu'elle croit mériter. Son vouloir est donc dirigé vers une fin très précise et est d'autant plus fort qu'il semble impossible à contenter au début du roman. Son mariage avec Pierre Rougon est voulu non par amour mais pour satisfaire ses ambitions : « Ses calculs étaient faits : elle choisissait Rougon en fille qui prend un mari comme on prend un complice<sup>205</sup> [...] Elle regardait loin dans l'avenir<sup>206</sup> ». Son mari devient l'instrument pour assouvir son « vouloir » démesuré. Toutefois, la malchance dont elle se croit porteuse harcèle le ménage qui ne réussira pas durant les années passées derrière le comptoir du commerce à amasser la fortune espérée. Le vouloir de Félicité ne s'en trouve que décuplé, ce qui la pousse à entreprendre la grande lutte politique qui fera sa fortune et sa gloire.

Le deuxième roman de notre corpus, *La Conquête de Plassans*, présente encore le « vouloir » positif de Félicité. En fait, ce roman, qui joue sur les non-dits et les apparences, ne présente pas clairement Félicité comme un personnage actant-sujet. Son objectif semble être atteint puisqu'elle trône fièrement dans son salon vert : « Mme Rougon, vraiment superbe, au milieu du cercle qui l'entourait ; elle semblait grandir sur ses pieds de naine, et courber toutes les échines autour d'elle<sup>207</sup> ». Sans réel désir, elle ne serait plus alors décrite par le rôle actantiel du vouloir. Or, nous l'avons vu, les relations qu'entretient Félicité avec l'abbé Faujas montrent, au contraire, qu'elle occupe un rôle d'actant puisqu'elle détermine toutes les actions que feront Faujas et Marthe. Sa volonté est alors tournée vers une nouvelle lutte : elle veut permettre au candidat bonapartiste de l'emporter sur le député

<sup>205</sup> Le terme de complice est très fort. Il annonce non seulement la future soumission de Pierre à son épouse, mais également les crimes qu'ils commettront pour faire fortune.

<sup>206</sup> *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 56.

<sup>207</sup> *La Conquête de Plassans*, Pl., t. I, p. 952.

légitimiste. Si l'argent et la reconnaissance sociales lui sont acquis, Pierre et elle n'ont pas réussi à faire gagner leur parti politique : la vengeance n'est pas totale puisque que Plassans s'est révolté contre leur volonté. En ce sens, Félicité fait encore montre d'un vouloir positif car elle souhaite la victoire du parti qu'elle supporte. Ce n'est vraiment que dans le dernier roman du cycle que son vouloir négatif se déchaînera, dans la lutte qui l'opposera à son fils Pascal.

*Le Docteur Pascal* met en scène une Félicité vieillissante et l'Empire déchu ; le rôle politique qu'elle occupait dans le cycle est terminé. Elle a déjà conquis Plassans à deux reprises et a atteint la situation sociale dont elle rêvait. Sa situation pourrait laisser croire qu'elle n'occupe plus une place d'actant-sujet puisqu'elle n'aurait plus de désir d'ascension et de réussite sociale. Pourtant, ce roman est peut-être celui où son combat est le plus âpre. D'un vouloir positif (désir de gloire), elle passe à un vouloir négatif fort (se débarrasser des preuves montrant les tares de sa famille et des Macquart). Tout le roman montre ses efforts pour parvenir à la destruction des papiers de Pascal et à la gloire du nom des Rougon. Son vouloir est si puissant qu'elle va même jusqu'à laisser son beau-frère Macquart mourir par combustion spontanée alors qu'elle aurait pu l'en empêcher<sup>208</sup>, se débarrassant ainsi de la tache honteuse que représente Macquart pour la famille. En fait, son vouloir redevient positif à la toute fin du roman, après que les dossiers de Pascal aient été détruits : Félicité peut se consacrer alors à faire passer le nom des Rougon à la postérité. *Le Docteur Pascal* termine à la fois le cycle des *Rougon-Macquart* et la longue quête de Félicité : elle triomphe et son vouloir est satisfait. Durant toute la durée du cycle, Félicité est donc un personnage actant-sujet : de sa première apparition à la page de clôture, son désir aura été présenté, conquis et parachevé. Félicité Rougon est à ce titre un des personnages le plus fortement marqué par le rôle actantiel du vouloir.

<sup>208</sup> « Félicité comprit que l'oncle (Macquart) s'allumait là, comme une éponge, imbibée d'eau-de-vie. Lui-même en était saturé depuis des ans, de la plus forte, de la plus inflammable. Il flamberait sans doute tout à l'heure, des pieds à la tête. Alors, elle cessa de vouloir le réveiller, puisqu'il dormait si bien » (*Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 1093).

Quant au pouvoir que Félicité exerce sur la ville, l'étude que nous avons faite du personnage dans ce mémoire ne peut laisser de doute quant à son étendue. Félicité et son contrôle sur Plassans sont le miroir, dans une petite ville de province, du pouvoir impérial : « Dans *La Fortune des Rougon*, Plassans est une sorte de Paris à échelle réduite ; les exploits des Rougon répètent, rapetissés si possible, ceux des Bonaparte<sup>209</sup> ». C'est-à-dire, la puissance du couple – sous-entendu de Félicité. Tout notre travail s'est employé à en faire la démonstration, nous ne la referons pas.

Si Félicité est porteuse d'un vouloir et d'un pouvoir très forts, elle est pourtant loin d'être consumée par ces deux modalités comme le sont la plupart des personnages balzaciens des *Études philosophiques*. Pensons à Raphaël de Valentin, mais aussi à Frenhofer (*Le Chef d'œuvre inconnu*), à Gambarà (*Gambarà*), à Balthazar Claës (*La Recherche de l'Absolu*) et à bien d'autres encore. Le troisième mode est peut-être celui qui évite à Félicité d'être emportée par ses pulsions et sa rage de puissance. Comme le dit l'antiquaire de *La Peau de Chagrin*, « Vouloir nous brûle et Pouvoir<sup>210</sup> nous détruit ; mais SAVOIR laisse notre faible organisation dans un perpétuel état de calme.<sup>211</sup> ». Le personnage de Félicité est en effet fortement déterminé par le savoir qu'elle possède, et ce savoir lui donne un rôle actantiel déterminant. Pour Philippe Hamon, « le savoir est la modalité qui [...] contribue d'abord à qualifier le personnage, à définir un type particulier de compétence préalable à l'action<sup>212</sup> ». Tout personnage peut alors être défini en fonction du savoir qu'il possède par rapport aux autres personnages. Ce savoir énoncif (« relevant d'une sémantique de l'énoncé ; il circule entre les personnages avec des conséquences sur

---

<sup>209</sup> Pierluigi Pellini, « "Si je triche un peu" : Zola et le roman historique », *Les Cahiers naturalistes*, no 75, 2001, p. 19.

<sup>210</sup> En italiques dans le texte.

<sup>211</sup> Honoré de Balzac, *La peau de chagrin*, Paris, Garnier-Flammarion, 1971, p. 89.

<sup>212</sup> Philippe Hamon, *op. cit.*, p. 274.

leur statut et leur action <sup>213</sup>») est l'une des clés pour permettre de comprendre la force que possède Félicité sur les autres personnages gravitant autour d'elle.

Mais, avant d'étudier les manifestations du savoir de Félicité dans les trois romans de notre corpus, nous tenons à énumérer les deux types de savoir dont elle fait preuve au cours de sa vie, pour pouvoir ensuite repérer leurs manifestations. Le premier type de savoir est facilement discernable : il s'agit du savoir politique de Félicité. Il a trait à tout ce qui touche ses connaissances sur les partis politiques, la marche à suivre pour imposer ses opinions politiques. Le deuxième type de savoir est psychologique. Il concerne les connaissances que Félicité a acquises durant sa vie sur son entourage, sur les habitants de Plassans. C'est ce savoir qui lui permet de jauger la réaction des gens à diverses situations.

Lorsque débute l'action de *La Fortune des Rougon*, Félicité et Pierre pressentent que leur désir de réussite peut enfin se réaliser en politique. Le marquis de Carnavant leur promet une fortune si les légitimistes l'emportent sur la République. Le salon jaune des époux Rougon accueille alors les légitimistes influents de Plassans car Félicité compte sur le marquis. C'est cependant, comme nous l'avons plusieurs fois mentionné, un autre allié politique qui conduira les époux vers le bon parti pour vaincre, comme le rappelle Pierluigi Pellini : « ce sont les lettres envoyées à son père par Eugène Rougon, agent bonapartiste dans la capitale, qui renseignent les personnages et les lecteurs, tout en donnant aux Rougon l'avantage qui leur permet de faire "fortune"<sup>214</sup> ». Ce que ne précise pas Pierluigi Pellini dans son article, c'est le caractère secret du savoir de Félicité, ce dont nous avons discuté dans le chapitre II. En interceptant les lettres d'Eugène, elle acquiert un savoir que personne ne la soupçonne de le posséder. Ses actions sont accomplies dans le secret et, comme le dit Philippe Hamon, « son acquisition (le savoir) modifie,

---

<sup>213</sup> *Ibid.*, p. 275.

<sup>214</sup> Pierluigi Pellini, *op. cit.*, p. 19.

modalise et permet l'action conséquente du personnage, le définit <sup>215</sup>». En effet, à partir du moment où elle prend connaissance des lettres d'Eugène, son action politique se concrétise et elle peut modifier la destinée des Rougon dans l'ombre.

Convaincu que ce n'est que par son intelligence et son flair que sa femme a compris la marche à suivre, Pierre la considère dès lors comme une femme supérieure, surpuissante : « Tu es une sorcière [...] Tu as tout deviné <sup>216</sup>». Ces informations particulières lui ont permis d'une part une conquête conjugale et d'autre part, d'assurer à sa famille une place dominante à Plassans grâce à la nouvelle donne politique.

Dans *La Conquête de Plassans*, le savoir de Félicité est d'un autre ordre. La vieille femme ne joue plus la carte des relations politiques puisque Eugène a conseillé à ses parents la neutralité pour ne pas influencer de façon évidente le vote. Toutefois, Félicité aide quand même Faujas grâce à un autre type de savoir : celui qu'elle possède de la psychologie des habitants de Plassans. Ce n'est plus Eugène qui peut la diriger ; elle utilise ses propres connaissances de la nature humaine.

De la même manière, dans *Le Docteur Pascal* la vieille femme exploite les faiblesses morales de Clotilde et de Martine pour vaincre leurs résistances à trahir leur maître, Pascal. Ici, toute l'intelligence de Félicité est dirigée vers le but ultime de détruire l'œuvre scientifique de son fils. Ainsi, elle pourra réinventer l'histoire des Rougon, une histoire sans tares et sans taches. Pascal et elle poursuivent donc un but inverse, Pascal cherche la vérité, Félicité travaille à la masquer; leur conflit en sera la

---

<sup>215</sup> Philippe Hamon, *op. cit.*, p. 275.

<sup>216</sup> *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 294.

conséquence. L'asile des Rougon est construit sur les cendres du savoir de Pascal que Félicité a pu détruire<sup>217</sup>.

À la lumière de cette analyse qui se base sur la théorie des rôles actantiels définis par Philippe Hamon, une réponse nuancée surgit à la question de l'éventuelle appartenance de Félicité à l'univers de Balzac. Les romans balzaciens et la critique balzacienne ont largement démontré à quel point les personnages de *La Comédie Humaine* ne réussissaient jamais à trouver un équilibre entre ces trois formes d'action, vouloir, pouvoir et savoir, l'un - quel qu'il soit - l'emportant toujours sur les deux autres. Contrairement à eux, Félicité trouve un équilibre entre ces trois modalités qui lui permettent d'agir au bon moment et sans précipitations. Il faut dire qu'elle possède une patience remarquable : « J'ai combattu, j'ai veillé toute ma vie, [...] jamais je n'ai désespéré, jamais je n'ai désarmé, prête à profiter des moindres circonstances... Et tout ce que j'ai voulu, je l'ai fait, parce que j'ai su attendre.<sup>218</sup> » Cette patience, alliée à de vraies connaissances du monde et des hommes, lui permettent, au cours de sa vie, d'éviter les écueils d'un trop grand désir et d'un pouvoir mal employé. Félicité peut donc être considérée comme un personnage balzacien abouti en ce qu'elle réussit à allier « vouloir », « pouvoir » et « savoir », mais c'est justement parce qu'elle réussit cet adage qu'elle s'éloigne des personnages balzaciens puisque le propre des héros de *La Comédie Humaine* est de n'en être pas capable. Ainsi, ce qui fait sa véritable force, sa présence dans le cycle, c'est son appartenance à la marge, toujours à part, en retrait (de son sexe, de sa famille, de sa ville, des *Rougon-Macquart*).

---

<sup>217</sup> Toutefois, Clotilde a retrouvé l'arbre généalogique de la famille, ce qui rend la victoire de Félicité incomplète.

<sup>218</sup> *Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 1202.

## CONCLUSION

Force de l'ombre, Félicité triomphe « sous l'éclatant soleil<sup>221</sup> » à la toute fin du cycle des *Rougon-Macquart*. D'une volonté prodigieuse, qui ne s'épuise pas au cours de plus de trente années de lutte patiente, elle clôt le cycle dans une apothéose bruyante. De la naissance du Second Empire au renouveau de la République, elle a su asseoir sa position sociale et politique, sans jamais perdre ce qu'elle a tant cherché à conserver : la gloire du nom des Rougon. Personnage puissant et ambigu, elle ne cesse de se démarquer, par sa compréhension de ses contemporains et de son époque.

Comment Félicité s'insère-t-elle dans la galerie des personnages zoliens ? Le prénom même du personnage fait partie du programme narratif de Zola et sert à éclairer le lecteur sur sa destinée dans le cycle. À première vue, le prénom de Félicité peut paraître ironique chez une femme qui a passé près de cinquante ans à poursuivre un rêve qui paraissait inaccessible. Cependant, au cours du cycle, elle a su vaincre tous les obstacles et obtenir la gloire, grâce notamment à des manœuvres politiques habiles. Ainsi, l'horizon d'attente créé par le nom de Félicité n'a finalement pas été démenti par Zola. La première particularité du personnage se trouve dans le fait que, contrairement aux principaux personnages politiques féminins zoliens, avec comme figure emblématique Clorinde Balbi, Félicité Rougon n'est pas un personnage de chair, dont les attraits auraient un quelconque rôle à jouer dans ses réussites étonnantes. Elle déplace plutôt ses pulsions, ses « désirs de femme grosse » dans sa parole, qui devient dès lors le moteur de ses actions sociales. Pourtant, paradoxalement, c'est de son corps sec et maigre que viendra l'accomplissement de

---

<sup>221</sup> *Le Docteur Pascal*, Pl., t. V, p. 1214.

son rêve : c'est par un de ses fils, Eugène, que Félicité adopte la bonne marche à suivre politique. Son apport génétique aux Rougon a donné à ses fils « des intelligences plus hautes<sup>220</sup> ». D'ailleurs, Eugène et Aristide, ses deux fils qui œuvrent dans les milieux politiques et financiers, ont, comme leur mère, dédaigné les jouissances du corps. Chez ces personnages, ces pulsions se sont déplacées du corps vers la parole, la manipulation et la mise en scène<sup>221</sup>.

La force de Félicité Rougon dans le cycle se trouve dans une parole hypocrite efficace, hypocrisie mise en relief dans les procédés narratifs des trois romans de notre corpus. Que ce soit en effrayant ses adversaires ou, au contraire, en les enveloppant d'une atmosphère de confiance et d'encouragement, Félicité théâtralise sa parole de manière à obtenir ce qu'elle désire. Ce n'est que lorsqu'elle affronte d'autres hypocrites, liés comme elle aux activités du Second Empire, que Félicité choisit d'être sincère. Elle sait utiliser la dynamique de la parole en mouvement, de la rumeur, pour en tirer les avantages possibles.

Félicité occupe une place en retrait, tant au niveau spatial (en hauteur, se tenant à la fenêtre de son salon jaune, ou dans son salon vert) que symbolique puisqu'elle prend la place de l'écrivain naturaliste en détruisant les dossiers de son fils Pascal pour réécrire l'histoire des Rougon et des Macquart. Même sa position par rapport au Second Empire, qui devrait être claire étant donné ses manœuvres dans les coulisses du pouvoir impérial, se révèle vite ambiguë. Plutôt que d'être le simple serviteur de l'Empire, Félicité s'attache à lui, en parasite de génie, pour obtenir les

---

<sup>220</sup> *La Fortune des Rougon*, Pl., t. I, p. 62.

<sup>221</sup> Dans *La Curée*, Aristide Rougon, dit Saccard, fait montre d'un amour certain pour la duperie mise en scène (« Il y avait deux ans déjà qu'il (Aristide) préparait son coup de génie, du côté de Charonne [ ] l'imagination du spéculateur travailla et finit par bâtir tout un poème. C'était une œuvre de scélératesse exquise une duperie colossale dont la Ville, l'État, sa femme et jusqu'à Larsonneau, devaient être les victimes. », *La Curée*, Pl., t. I, p. 466), qui n'est pas sans rappeler les jouissances que tire Félicité de la comédie qu'elle joue à son mari dans *La Fortune des Rougon* et dont nous avons fait l'étude dans le chapitre II.

appuis dont elle a besoin. Son hypocrisie sait tirer partie de l'artificialité de l'Empire, car elle voit sous les masques et manipule en conséquence.

Son hérédité, élément fondamental dans les *Rougon-Macquart*, la rattache davantage à la noblesse de la Restauration. Félicité est un personnage de la marge, de l'ambiguïté. Si elle est en partie de sang noble, elle présente aussi des traits propres aux bourgeois parvenus du Second Empire, le luxe tapageur de son salon vert en fait foi. À la fois noble et bourgeoise, Félicité est une charnière entre l'ancienne noblesse et la bourgeoisie montante. En préférant l'Empire à la royauté, elle atteint la réussite, évitant la déchéance que vivront les nobles dans le cycle et dont parle Auguste Dezalay dans son article « La notion de programme. Présupposés, aléas et conséquences <sup>222</sup> » :

les nobles dépouillés et ruinés, devenus de simples employés d'Octave Mouret ou des figurants dans les conseils d'administration de Saccard, à moins que la débauche ne les anéantisse comme le vicomte de Vandœuvres dans *Nana*.

Le lien équivoque qu'entretient Félicité avec le Second Empire est un des signes qui montrent qu'elle possède une place particulière, voire marginale, dans le cycle des *Rougon-Macquart*. En effet, Félicité possède des traits balzaciens certains ; les modalités actantielles –pouvoir, vouloir et savoir - définies par Philippe Hamon nous ont aidé à le percevoir dans le parallèle qui s'établit entre Félicité et l'antiquaire de *La Peau de chagrin*. Cela étonne chez un personnage ancré si profondément de par ses actions dans la vaste fresque familiale zolienne. Par ailleurs, Félicité n'est pas sans rappeler nombre de femmes de tête sans coeur balzacienne. Peut-être que sa position particulière dans le cycle réside dans cette appartenance à un double univers littéraire.

---

<sup>222</sup> Auguste Dezalay « La notion de programme. Présupposés, aléas et conséquences », *loc. cit.*, p. 31.

Émile Zola fait ressurgir le spectre de *La Comédie humaine* à l'intérieur même d'un personnage tout à fait zolien, Félicité, personnage de dualité, à la fois anti-naturaliste dans son refus de la science et son mépris de la génétique, les descendants passant pour elle après le nom écrit, et naturaliste cependant dans ses pulsions et ses appétits de fortune. Son éternelle jeunesse, qui a de quoi surprendre, vient peut-être justement du fait qu'elle a depuis longtemps délaissé son corps au profit du langage, tout comme, d'ailleurs, elle a préféré donner un monument au nom des Rougon en fondant l'Asile qui porte leur nom, plutôt que de préserver la vie de ses enfants.

Certes, Félicité est indéniablement un personnage sombre et inquiétant. Ses actions et ses omissions concourent à provoquer des catastrophes : la mort de sa fille, Marthe, celle de son beau-frère Macquart, la destruction de l'œuvre scientifique de Pascal. Plus encore, son seul regard suffit à provoquer la mort du receveur qui occupe le poste lucratif convoité par Pierre Rougon. Si Félicité se rapproche parfois de la « sorcière destructrice<sup>223</sup> » que voit en elle Chantal Bertrand-Jennings, elle est un personnage complexe, qui ne peut être réduit à ses seules mauvaises actions. Être de parole machiavélique, gardienne infatigable du nom des Rougon, stratège politique habile œuvrant en secret, elle atteint le but qu'elle s'était fixé : construire une légende familiale dorée, inscrire le nom des Rougon dans la pierre pour l'éternité.

---

<sup>223</sup> Chantal Bertrand-Jennings, *L'Eros et la femme chez Zola*, p. 44 et 45.

## BIBLIOGRAPHIE

### Éditions de Zola utilisées

*Les Rougon-Macquart*, édition d'Armand Lanoux et Henri Mitterand, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1960-1967, 5 vol.

*Œuvres complètes*, édition établie sous la direction d'Henri Mitterand, Paris, Cercle du Livre Précieux, 1966-1969, 15 vol.

### Éditions de Balzac utilisées

BALZAC, H. de, *La Peau de chagrin*, Paris, Garnier-Flammarion, 1971, 314 p.

BALZAC, H. de, *Le Père Goriot*, Paris, Le Livre de Poche, 1961, 435 p.

### Ouvrages et articles critiques sur l'œuvre de Zola

BERTRAND-JENNINGS, C., *L'Eros et la femme chez Zola*, Paris, Klincksieck, 1977, 131 p.

D. KAMINSKAS, J., « Structures parasitaires dans la trilogie de Plassans », *Les Cahiers naturalistes*, no 74, 2000, p. 33-42.

DEZALAY, A., « La notion de programme. Présupposés, aléas et conséquences », dans *Zola à l'œuvre. Hommage à Auguste Dezalay*. Textes réunis par Gisèle Séginger, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2003, p. 23-33.

- FONYI, A., « La femme, son propriétaire et le voleur. Premières élaborations de scénario oedipien dans l'œuvre de Zola », *Les Cahiers naturalistes*, no 75, 2001, p. 29 à 50.
- HANSEN, O., *La Chute de la femme*, New York, P.Lang, « Currents incomparative romance languages and literatures », 1996, 230 p.
- JENNINGS, C., « Zola féministe ? », *Les Cahiers naturalistes*, no 44, 1972, p. 172-187.
- KRAKOWSKI, A., *La Condition de la femme dans l'œuvre d'Émile Zola*, Paris, A.-G. Nizet, 1974, 263 p.
- MBARGA, C., « Hommes et femmes : l'enjeu du pouvoir dans les *Rougon-Macquart* », *Excavatio*, vol. XIII, 2000, p. 48-57.
- MITTERAND, H., *Le discours du roman*, Paris, Presses universitaires de France, « Écriture », 1980, 267 p.
- . *L'Encre et le sang : littérature et politique*, Bruxelles, Éditions Complexe, « Le Regard littéraire », 1989, 324 p.
- . *Zola, l'histoire et la fiction*, Paris, Presses universitaires de France, « Écrivains », 1990, 294 p.
- . *Le roman à l'œuvre : genèse et valeurs*, Paris, PUF, 1998, 308 p.
- PELLINI, P., « Si je triche un peu : Zola et le roman historique », *Les Cahiers naturalistes*, no 75, 2001, p. 7-28.
- PIERRE-GNASSOUNOU, C., *Zola : les fortunes de la fiction*, Paris, Nathan, 1999, 218 p.
- VAN BUUREN, M., « Les Rougon-Macquart » *d'Émile Zola : De la métaphore au mythe*, Mayenne, Librairie José Corti, 1986, 296 p.
- VAN DER BEKEN, M., *Zola, Le dessous des femmes*, Bruxelles, Le Cri, « Essais littéraires », 2000, 336 p.
- VARDON, D., « À propos de Zola, le dessous des femmes », *Les Cahiers naturalistes*, no 79, 2005, p. 345-355.

### Ouvrages et articles portant sur *La Fortune des Rougon*

- ADAM, C.-C., *La Fortune des Rougon : figures de pouvoir*, Paris, Ellipses, « Analyses et réflexions sur », 1994, 128 p.
- BUTLER, R., « La Révolution française, point de départ des Rougon-Macquart », *Les Cahiers naturalistes*, no 60, 1986, p. 89-104.
- COSSET, E., « La représentation de l'acte de parole des personnages dans *La Fortune des Rougon* », *Les Cahiers naturalistes*, no 65, 1991, p. 155-168.
- RICATTE, R., « À propos de *La Fortune des Rougon* », *Les Cahiers naturalistes*, no 33, 1961, p. 97-106.
- SCHOR, N., « Zola : From Window to Window », *Yale French Studies*, no 42, 1969, p. 38-51.

### Articles portant sur *La Conquête de Plassans*

- FERNANDEZ-ZOILA, A., « Effets de pouvoir et espaces des deux folies à Plassans », *Les Cahiers naturalistes*, no 58, 1984, p. 43-62.
- VOISIN, M.-A., « Ironie et dissimulation dans *La Conquête de Plassans* (le personnage de l'abbé Faujas) », *Les Cahiers naturalistes*, no 68, 1994, p. 63-75.

### Articles portant sur *Le Docteur Pascal*

- BAGULEY, D., « Du naturalisme au mythe : l'alchimie du docteur Pascal », *Les Cahiers naturalistes*, no 48, 1974, p. 141-161.
- BECKER, C., « *Le Docteur Pascal* : autofiction. L'impossible quête de l'équilibre », *Excavatio*, vol. IV, 1994, p. 59-65.
- BERNARD, C., « Cercle familial et cycle romanesque dans *Le Docteur Pascal* », *Les Cahiers naturalistes*, no. 67, 1993, p. 123-140.

D. KAMINSKAS, J., « Concepts du Bonheur dans *Le Docteur Pascal* », *Excavatio*, vol. IV, 1994, p. 23-32.

DELANEUVILLE-SHIDELER, M.-F., « Dissuasion et parrainage dysfonctionnel dans *Le Docteur Pascal* : Le cas de Félicité Rougon », *Excavatio*, vol. XIII, 2000, p. 81-89.

### Articles et ouvrages portant sur diverses œuvres d'Émile Zola

BERTHIER, P., *Hôtel Saccard : État des lieux*, Acte du colloque La Curée de Zola ou « la vie à outrance », Paris, Sedes, 1987, p. 107-118.

MITTERAND, H., C. BECKER, J.-P. LEDUC-ADINE, *Genèse, structure et style de La Curée*, Paris, Sedes, 1987, 227 p.

NELSON, B., « *Pot-Bouille*, étude sociale et roman comique », *Les Cahiers naturalistes*, no 55, 1981, p. 74-92.

VOILLEY, P., « Musique et sexualité dans *Pot-Bouille* », *Les Cahiers Naturalistes*, no 76, 2002, p. 145-155.

WAHL WILLIS, P., « Comestible et commérages dans *Le Ventre de Paris* », *Excavatio*, vol. XIV, 2001, p. 63-72.

### Articles et ouvrages portant sur Honoré de Balzac

ANDREOLI, M., « Aristocratie et Médiocratie dans les “ Scènes de la vie politique ” », *L'Année balzacienne*, PUF, tome 1, 1998, p. 49-61.

LE HUENEN, R., P. PERRON, *Balzac, sémiotique du personnage romanesque : l'exemple d'Eugénie Grandet*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1980, 283 p.

LICHTLE, M., « Balzac et le Code civil », *L'Année balzacienne*, PUF, tome 1, 1999, p. 119-140.

**Ouvrages divers**

DAUMARD, A., *Les bourgeois et la bourgeoisie en France depuis 1815*, Saint-Amand. Aubier, 1987, 429 p.

DELON, M., *L'invention du boudoir*, Mayenne, Zulma, 1999, 139 p.

MERLE, R., *Fortune de France, Glossaire des mots anciens ou occitans utilisés dans ce roman*, Paris, Éditions de Fallois, 1992, p. 433-444.

TASSE, H., *Salons français du Dix-neuvième Siècle*, Montréal, Imprimerie Saint-Joseph, 1952, 243 p.